

ER
-390
S

relations

DÉCEMBRE 1979

COMPRENDRE LES SECTES

NUMÉRO SPÉCIAL



SECTES, GNOSES, PSI?

UN ESSAI DE TYPOLOGIE

COMMENT, EN 1979?

UN ÉCLAIRAGE SOCIOLOGIQUE

L'ÉGLISE, UNE SECTE?

UNE INTERPELLATION

-ÉDITORIAL,
RÉFÉRENDUM ET STATU QUO
-CINÉMA, "APOCALYPSE NOW"

décembre 1979

SOMMAIRE

vol. 39 no 454

Albert BEAUDRY

Irénée DESROCHERS

Roland CHAGNON

Roland CHAGNON

Richard BERGERON

Raymond BOURGAULT

Bede GRIFFITHS

Jean-René ETHIER

Editorial

Le statu quo une option et une mentalité

*Jean-Paul II et les peuples qui ne
siègent pas encore à l'ONU*

Comprendre les sectes

Liminaire

Indices bibliographiques

La religion dans la société contemporaine

Les sectes aujourd'hui, pourquoi?

*Les nouvelles sectes.
Essai de typologie*

Il y a sectaires et sectateurs

La quête de Dieu

*"Apocalypse Now" ou
le salut par la secte*

Tables de l'année 1979

323

326

329

330

331

333

337

341

344

346

350

relations

revue du mois publiée sous la responsabilité
d'un groupe de membres de la Compagnie de Jésus

Directeur: Robert Toupin

Conseil de direction: Jean-Louis D'Arçon, Jean-Paul Rou-
leau, Jacques Saint-Aubin, Roger Sylvestre.

Comité de rédaction: Albert Beaudry, secrétaire, Raymond
Bourgault, Ginette Boyer, assistante, Jacques Chênevert,
Irénée Desrochers, Roger Marcotte, Luis Morfin, Robert
Toupin.

Illustrations: Jean Villemaire. **Graphiste:** Dominique Des-
marais. **Photos:** Paul Hamel.

Administration: Maurice Ruest

Abonnements: Hélène Desmarais

Adresse: 8100, boul. St-Laurent, Montréal, H2P 2L9
tél.: (514) 387-2541

Relations est une publication des Editions Bellarmin.

Prix de l'abonnement: \$10 par année. **Le numéro:** \$1

Les articles de *Relations* sont répertoriés dans le *Répertoire analytique d'articles de revue du Québec* (RADAR) de la Bibliothèque nationale du Québec, dans l'Index analytique de périodiques de langue française (PERIODEX), dans le *Canadian Periodical Index*, publication de l'Association canadienne des Bibliothèques, et dans le *Répertoire canadien sur l'éducation*. Dépôt légal, Bibliothèque nationale du Québec.

On peut se procurer le microfilm des années complètes de *Relations* en s'adressant à *University Microfilms*, Ann Arbor, Michigan 48106 U.S.A.

ISSN 0034-3781

Courrier de la deuxième classe - Enregistrement no 0143.

VIENT DE PARAÎTRE

**Ottawa-Hull,
Perspectives spaciales
et aménagement**

En collaboration sous la direction
de **Rolf Wesche**
et **Marianne Kugler-Gagnon**

Antécédents historiques et liens à
l'extérieur - Influences de
l'environnement - Caractéristiques
socio-économiques et utilisation
de l'espace - Aménagement
pour le futur.

21,5 x 28 cm, 168 pages,
78 illustrations

En vente chez votre libraire et aux:

**Editions de
l'Université d'Ottawa,
65, avenue Hastey,
Ottawa, Ontario, K1N 6N5**

LE STATU QUO

UNE OPTION ET UNE MENTALITÉ

Au cours des prochains mois, le référendum sur l'avenir politique du Québec se hissera au premier plan de l'actualité. Le public, soucieux de se faire une opinion, tiraillé par les arguments des parties en présence, conscient de l'importance de l'enjeu fondamental du débat en cours, sentira le besoin de prendre un peu de recul. Il faudra suivre les préparatifs et le déroulement de la campagne référendaire et réfléchir sur les implications à long terme de cet événement capital.

Le Livre blanc déposé le 1er novembre dernier par le gouvernement du Québec, "La nouvelle entente Québec-Canada", gagnera à être confronté à la thèse du fédéralisme renouvelé, qui doit être exposée en détail par le Parti Libéral du Québec, et à une éventuelle "troisième voie" encore en gestation.

Une première option peut cependant d'ores et déjà être considérée et évaluée: le *statu quo*. Non seulement en tant que position assez nettement définie dans le débat référendaire, mais surtout comme mentalité diffuse, susceptible d'inspirer plus d'une position.

Ajuster sans rien changer

Recherchée et pédante il n'y a pas si longtemps, l'expression "statu quo" appartient maintenant à la langue commune, au vocabulaire de base des luttes sociales et du débat constitutionnel. Ici, elle désignera d'abord une option constitutionnelle, distincte du "fédéralisme renouvelé", de la "souveraineté-association", de l'indépendance, et assez précise pour que la Commission Pépin-Robarts, sans pour autant l'endosser, en fournisse la définition suivante:

Les partisans du "statu quo" sont convaincus que la loi fondamentale du Canada répond effectivement aux besoins de la population, qu'il n'est pas nécessaire de la changer, sauf par le processus normal des amendements formels apportés occasionnellement à l'Acte de l'Amérique du Nord britannique, les décisions des tribunaux concernant le partage des pouvoirs législatifs, les accords fédéraux-provinciaux, les conventions, et les coutumes et usages. (1)

Il convient d'observer que les défenseurs éclairés de cette option font valoir qu'elle n'équivaut pas

à l'immobilisme. Au contraire, disent-ils, des ajustements s'imposent et il est possible de les introduire. On peut comprendre qu'à une période de centralisation fédérale succède un régime plus décentralisé, où les provinces exerceront plus de pouvoir, administreront une part plus importante des taxes et des impôts et pourront se prévaloir d'une plus large autonomie. Mais, dit-on, point n'est besoin d'amender la constitution pour effectuer cette correction de parcours: il suffit de faire jouer les mécanismes législatifs et judiciaires existants, prévus par l'AANB.

Pourtant, l'option constitutionnelle pour le "statu quo" semble jouer la fonction de "repoussoir" dans le débat politique actuel. Aucun des partis siégeant à l'Assemblée nationale du Québec n'a retenu cette position, et on peut prévoir que les principaux porte-parole du regroupement pour le NON s'objecteront au projet gouvernemental, non pas au nom du statu quo, mais en renvoyant à des projets de révision constitutionnelle différents de la souveraineté-association. Les initiatives du gouvernement fédéral en vue de rapatrier la constitution — qui devaient aboutir à l'impasse de la Conférence de Victoria — portaient également du principe que l'ordre constitutionnel actuel exige d'être modifié. Soucieuses de reconnaître et de respecter la spécificité du Québec, la commission Pépin-Robarts préférerait au statu quo un régime d' "opting out", équivalant à un statut particulier officiel pour la province qui choisirait de s'en prévaloir. De même, les premiers ministres provinciaux qui ont réagi négativement à la publication du Livre blanc du gouvernement québécois ont tenu à préciser qu'ils s'opposent au statu quo au sein du fédéralisme et qu'ils réclameront "des changements constitutionnels" dans le cadre de la fédération canadienne.

L'attitude des partis politiques et des responsables gouvernementaux reflète d'ailleurs ce qui semble être le sentiment prédominant de la population québécoise. Dans le sondage CROP, réalisé en juin dernier pour le compte du ministère des Affaires intergouvernementales du Québec et rendu public le 27 septembre, 62% des répondants estimaient que le Québec "devrait plutôt négocier une entente complètement nouvelle avec le reste du Canada" que "tenter d'augmenter ses pouvoirs dans le système fédéral actuel". Quant à l'option pour le statu quo, elle recueillait la faveur d'environ 38% des personnes interrogées (9,6% "très favorables", 28,6% "assez favorables"), mais se voyait rejetée par 56% des répondants (29,5% "peu favorables", 26,6% "pas du tout favorables"). (2)

1. Définir pour choisir. Vocabulaire du débat. Commission de l'unité canadienne, février 1979, p. 90.

2. voir La Presse, 28 septembre 1979, p. A-10.

L'argument le plus mordant qu'on puisse utiliser contre les tenants du "fédéralisme renouvelé" revient à démontrer qu'une proposition qui se veut distincte du statu quo, dès qu'elle est présentée dans le cadre du jeu politique fédéral, n'aboutit qu'à un statu quo camouflé, puisque ce sont les règles du jeu qu'il s'agit de changer radicalement. (3) La réponse des défenseurs du fédéralisme, au Québec du moins, c'est d'assurer l'opinion publique que le fédéralisme *renouvelé* n'est pas une option pour le statu quo. Toute la question est de savoir si les changements qui "renouvelleraient" le fédéralisme suffiraient à répondre à la réalité du problème national dans toutes ses dimensions. Cela reste à voir.

Un changement fondamental

Il est vrai qu'on entend souvent critiquer la manie du changement pour le changement; il est vrai également que, dans le contexte de crise énergétique et de récession économique que connaissent les nations industrialisées, le mythe du progrès irrésistible de la civilisation est fortement ébranlé. Mais si on peut contester les "modes" exploitées par le marché de la consommation et la foi naïve en un salut technologique, on ne peut oublier les transformations profondes qui ont bouleversé nos sociétés, le Québec en particulier, depuis une quarantaine d'années.

L'industrialisation et l'urbanisation n'ont pas seulement modifié nos habitudes et notre cadre de vie: les changements sociaux et économiques qu'elles ont entraînés se répercutent au plan de la culture et de la politique. Nous ne pensons plus tout à fait comme nos grands-parents et nous avons d'autres exigences en termes de participation et de responsabilité.

"Cette aspiration légitime", écrivait Paul VI, se manifeste à mesure que croît le niveau culturel, que se développe le sens de la liberté, et que l'homme perçoit mieux comment, dans un monde ouvert sur un avenir incertain, les choix d'aujourd'hui conditionnent déjà la vie de demain." (4)

Cette prise de conscience aboutit à une nouvelle façon de concevoir le bien commun et la paix sociale. Pendant longtemps on a identifié la paix au maintien de l'ordre établi: l'âge d'une coutume, l'ancienneté d'une structure de gouvernement ou d'un régime politique inspiraient la confiance et le respect. Les "nouveau-tés" étaient longtemps regardées avec suspicion et devaient "faire leurs preuves" avant de mériter l'approbation des sages.

Dans un monde où les découvertes de la science ont imposé une meilleure qualité de vie, où les luttes sociales permettent l'amélioration du sort des populations plus faibles, l'adaptation est le nouveau nom de la culture, "la progression", pour reprendre les mots de Jean XXIII, "est la loi de toute vie", et la paix est comprise bien plus comme "un ordre à faire, un devenir à réaliser" que comme une institution à préserver.

En 1973, dans un texte publié à l'occasion du dixième anniversaire de l'encyclique "Pacem in terris", le cardinal Maurice Roy présentait ainsi cette conception dynamique de la paix, déjà esquissée dans les textes du concile:

Une société qui ne progresserait pas ne serait pas une société en ordre, une société vivante. Elle porterait en elle quelque chose de surprenant et d'inquiétant, surtout dans un univers en si rapide et si universelle transformation. *Gaudium et Spes* le notait déjà: "Le genre humain passe d'une notion plutôt statique de l'ordre des choses à une conception plus dynamique et plus évolutive. De là naît, immense, une problématique nouvelle qui provoque de nouvelles analyses et de nouvelles synthèses." (5)

La société québécoise est une société vivante. En dépit du sentiment de malaise que suscitent chez plusieurs la remise en question, la recherche de "nouvelles analyses et de nouvelles synthèses", l'élaboration d'un nouvel équilibre dans une société plus juste, le "désordre" est plus apparent que réel. Il devient même le fait d'une société "en ordre", si on entre dans la conception dynamique de la paix sociale que propose le texte du cardinal Roy.

Cette tranquille révolution ne peut pas ne pas se répercuter au plan politique.

Les structures gouvernementales pensées il y a plus d'un siècle ne se sont pas conservées intactes. A tout prendre, elles ont évolué dans le sens d'une plus forte centralisation des pouvoirs de taxation et de décision au niveau fédéral. La lettre de l'AANB a autorisé cette évolution. Au même moment, une prospérité accrue favorisait chez une part croissante de la population québécoise la prise de conscience de son identité nationale et accentuait le désir d'une plus grande responsabilité politique.

Il a suffi de 27 ans, au siècle dernier, pour que les provinces britanniques rejettent le statu quo de l'Acte d'Union pour négocier une nouvelle constitu-

3. Pierre Vadeboncoeur, "Le statu quoi?", *Le Devoir*, 7 novembre 1979, p. 4.
4. Lettre apostolique "Octogesima adveniens..." au cardinal Maurice Roy à l'occasion du 80e anniversaire de l'encyclique "Rerum novarum" (14 mai 1971), N. 47.
5. *Le Xe anniversaire de "Pacem in terris" de Jean XXIII*. Réflexions du cardinal Maurice Roy, président de la Commission pontificale "Justice et Paix". Fi-

- des, 1973, p. 28.
6. Discours à l'Assemblée générale de l'Organisation des Nations Unies, N. 13. On trouvera le texte français de l'allocution de Jean-Paul II dans *L'Eglise canadienne*, 13/4 (25 octobre 1979), p. 99-106.
7. *Le peuple québécois et son avenir politique, message pastoral des évêques du Québec sur l'évolution politique de la société québécoise*. N. 19 cf. *RELATIONS*, 39/452 (octobre 1979), p. 269-272.

tion, mieux adaptée aux exigences de la société industrielle naissante.

Faut-il s'étonner que le statu quo d'un cadre constitutionnel pensé en 1867 paraisse aujourd'hui inacceptable?

Une affaire de mentalité

Mais le "statu quo" n'est pas qu'un monstre de papier, une définition contractuelle, la lettre de la loi de 1867. Comme le dit l'expression populaire, c'est souvent "dans la tête" qu'il s'est installé. Il ne suffit pas de faire profession de s'opposer au "statu quo" pour assumer ses responsabilités et collaborer aux transformations nécessaires. Certaines attitudes, certaines façons de penser et de parler trahissent le désir plus ou moins conscient de "rester tranquille", de refuser le changement, d'éviter de réussir l'histoire. Elles naissent de l'indifférence ou de la peur.

L'indifférence met tout un arsenal de masques et de disques au service des cyniques qui désespèrent du pays à construire. Le plus banal est celui du consommateur de l'information-spectacle, qui affecte d'être lassé par la longueur et les redites du débat politique pour mieux oublier l'enjeu de cet affrontement. "Toute cette discussion n'est pas sérieuse, grogne-t-il, il n'y a là qu'une crise passagère, une autre flambée de sentimentalisme folklorique; au fond, rien n'a vraiment changé au pays du Québec et le vieil instinct conservateur de notre population résistera au changement dès que l'administration fédérale froncera les sourcils."

Au contraire, l'avenir du pays est extrêmement sérieux et nous n'avons pas le droit de nous réfugier au-dessus de la mêlée pour sourire mesquinement des efforts des autres ou nous préparer à accepter passivement ce que d'autres auront voulu. Jean-Paul II vient de rappeler que "le droit à la participation politique et le droit de participer au libre choix des systèmes politiques du peuple auquel on appartient" sont des droits fondamentaux et inaliénables. Ces droits nous imposent le devoir de prendre au sérieux la délibération collective qui en est l'exercice concret. (6)

Masquée d'ennui ou de suffisance, l'indifférence aboutirait à l'abstention. Or l'abstention qui n'aurait d'autres motifs que le refus de s'informer ou le désintérêt pour la société à refaire n'est pas défendable.

Le "statu quo", c'est aussi **la peur**. Peur du changement comme tel, comme si les institutions que nous connaissons actuellement n'étaient pas elles-mêmes le fruit d'un effort d'adaptation toujours nécessaire. Peur moins aisément avouable du "colonisé" qui s'ignore, trop prêt à croire ceux qui lui répètent que "ça ne pourra jamais marcher" parce qu'ils ont eux-mêmes grand intérêt à ce que ça ne

marque pas. Un pays ne se construit pas sur le défaitisme. Et ce n'est pas à coups d'intimidation qu'on élabore un consensus national.

Combien de fois nous répètera-t-on encore que les autres provinces et le gouvernement fédéral n'accepteront jamais de négocier avec le Québec en dehors du cadre actuel?

S'il fallait prendre de tels propos au pied de la lettre, ils deviendraient strictement absurdes parce qu'ils reviennent à nier l'acte politique lui-même, qui n'est rien d'autre qu'un exercice de négociation. Si on s'obstine à les répéter, ce ne peut être que dans la logique, très politique, d'une négociation qui est déjà en cours. En intimidant le vis-à-vis, dans ce cas il s'agit de la population du Québec, et en l'empêchant de parler avec autorité, on espère simplement renforcer sa propre position de négociation en faveur du statu quo.

La raison est meilleure conseillère que la peur. Qu'on relise dans cette perspective le récent message de l'Assemblée des évêques du Québec: "les peuples qui forment une unité politique doivent toujours être disposés à définir ou redéfinir, négocier ou renégocier, les termes de leur cohabitation". (7)

Au cours des mois qui viennent, on parlera beaucoup de notre identité nationale et du peuple que nous formons déjà. Il ne s'agit plus de nostalgie ou de folklore. Il y va du projet collectif, du type de société que notre peuple décide de se donner. Chez nous, en 1980, la tâche d'inventer un projet social qui fonde la "société à refaire" est inséparablement liée à la question référendaire, constitutionnelle et nationale, qui, elle aussi, appelle un projet vivant.

Le Québec a présentement la chance de se prononcer sur son avenir d'une façon globale et démocratique qui est probablement unique. A cette communauté humaine il est demandé d'avoir foi en elle, de miser sur l'avenir et d'aller, dans toute la mesure possible et nécessaire, contre les pressions économiques et culturelles du continent sous bien des rapports le plus puissant de la terre. A cette communauté, il est offert de façonner une société qui aille à l'encontre des égoïsmes individuels et collectifs, en solidarité avec les petits pays du monde. Le Québec aura-t-il le courage de ce grand défi humain? Nous avouons ressentir le besoin d'un prophète, d'un Isaïe québécois. Qui irait chercher le fond de l'âme croyante de ce peuple et l'amènerait à assumer collectivement la construction d'une société juste et fraternelle... par-delà le statu quo.

le 21 novembre 1979

Albert Beaudry

JEAN-PAUL II ET LES PEUPLES QUI NE SIÈGENT PAS ENCORE À L'ONU

par Irénée Desrochers

Des millions et des millions d'êtres humains ont pu, par les médias, la presse, la radio et surtout la télévision, lire, entendre et voir directement Jean-Paul II à la tribune de l'Assemblée générale de l'ONU, le 2 octobre dernier.

Dans l'immense salle en hémicycle, le pape était sous le regard des caméras du monde entier. Il parlait d'abord, directement, aux délégués des Etats membres, mais, ne nous y trompons pas, il s'adressait aussi aux *absents*, aux communautés humaines, aux peuples et aux nations qui n'étaient pas officiellement présents, comme tels, qui sont censés être moralement représentés par les Etats, qui peuvent l'être effectivement, mais qui, en toute vérité, ne le sont pas toujours.

ce qu'il faudra comprendre, quand Jean-Paul II viendra au Canada et au Québec, dans ce qu'il dira... sans le dire

Qui, en vérité, le délégué du Canada représentait-il effectivement et moralement? Le Québec était-il présent? Il paraît clair que le *sens* des paroles de Jean-Paul II fait qu'il parle aussi bien au Québec qu'à d'autres absents, mais dans quel sens? Et quand Jean-Paul II rendra visite au Canada (on ne sait pas exactement quand, mais il semble bien l'avoir déjà promis), il ne contredira pas ce qu'il vient d'affirmer, de suggérer et de laisser entendre à l'ONU; mais, enchaînant sur ce qu'il a *déjà* dit, que pourra-t-il dire alors au Canada et au Québec? Qu'est-ce qu'il évitera de dire ouvertement en se contentant de le laisser entendre? Que devrions-nous comprendre si nous savons entendre? Car il a *déjà* parlé.

En 1945, au moment de sa fondation, l'ONU regroupait une cinquantaine de na-

tions. Quand Paul VI rendit visite à l'Assemblée générale, en octobre 1965, l'ONU comptait 117 Etats membres. Lors de sa visite du 2 octobre dernier, Jean-Paul II s'adressait à une Assemblée forte de 152 Etats.

Restent toutes les nations et tous les peuples qui, comme tels, n'ont pas de délégué officiel; ils sont quand même très présents à l'esprit de Jean-Paul II. Que leur dit ce visiteur superstar à la tribune de l'ONU? Ce Polonais connaît à fond la longue histoire de son propre

pays: la nation polonaise, dotée à certains moments d'un Etat souverain, vécu de longues périodes durant lesquelles, sans avoir son propre Etat souverain, elle subsistait néanmoins clairement comme nation. C'est encore le cas aujourd'hui de certains peuples, qui importent sûrement à Jean-Paul II, tant celui-ci insiste sur la valeur de la liberté.

Dans cette perspective, les implications les plus claires se trouvent dans le dernier paragraphe de son allocution (N.23), son message de conclusion.

ÉTATS, PEUPLES, NATIONS

Dans la conclusion de son discours à l'ONU, Jean-Paul II adresse donc son message à un auditoire beaucoup plus vaste que "les représentants des Etats qui sont (ici) présents". Il propose alors des perspectives d'élargissement et de renouvellement à l'Organisation internationale. En débarquant à New-York, le pape avait expliqué au secrétaire général des Nations Unies l'importance qu'il accorde à l'ONU, qui "a une signification particulière pour le monde entier car, en elle, confluent les besoins et les aspirations de tous les peuples de notre planète". Jean-Paul II avait sans doute à l'esprit les observations de Robert Bosc, grand spécialiste chrétien de la société internationale, qui a écrit que "seuls les *Etats* ont droit de représentation et de vote" à l'ONU et que "les *peuples* sont mal représentés à l'ONU" (*Société internat.*, 1, 288).

Devant l'Assemblée générale de l'ONU, Jean-Paul II conclut: "Je désire exprimer *encore une fois* (...) mes pensées d'estime et d'amour profond pour tous les peuples, pour toutes les nations de la terre, pour toutes les communautés humaines."

Le Pape insiste pour rappeler aux diplomates qui l'écoutent le sens de leur fonction et le rôle des Etats qu'ils représentent. Toute une conception des rapports à instaurer entre les Etats et

les peuples sous-tend ce qui paraît n'être qu'une formule solennelle de salutation. Plus tôt dans son allocution, Jean-Paul II avait pris la peine d'exposer cette façon de concevoir le service propre de l'Etat:

Chacun de vous... est le représentant d'un Etat, d'un système et d'une structure politique, mais il est surtout le représentant d'*unités humaines déterminées*; vous êtes tous les représentants ... d'hommes concrets, de communautés et de peuples qui vivent la phase actuelle de leur histoire...

En d'autres mots, ces Etats — qui englobent des communautés humaines, des peuples, des nations — ne sont pas leur propre fin: "la raison d'être de toute politique est le service de l'homme" et des groupes humains où la personne se reconnaît et auxquels elle s'identifie.

Documents fondamentaux

D'ailleurs, pour bien replacer les Etats devant leurs devoirs, Jean-Paul II rappelle explicitement un document qui met en évidence les fins de l'ONU: "le fameux prologue de la Charte des Nations Unies dans lequel les Peuples des Nations Unies... ont réaffirmé solennellement 'la foi dans les droits fondamentaux de l'homme' ..." Or dans ce prologue de la Charte, "les *Peuples* des Nations Unies", s'engagent, entre autres

choses, "à recourir aux institutions internationales pour favoriser le progrès économique et social de tous les peuples".

Dans le même sens, Jean-Paul II renvoie l'ONU à son autre document fondamental, la *Déclaration universelle des droits de l'homme* publiée en 1948. Cette Déclaration est "universelle" et non pas seulement internationale, car elle établit non pas les droits des Etats membres mais ceux de chaque personne humaine à quelque peuple qu'elle appartienne. "Le chemin du progrès moral de l'humanité", explique le pape, "le chemin fondamental" qui s'ouvre aux gouvernements et aux Etats, passe par "la reconnaissance et le respect des droits inaliénables des personnes et des communautés des peuples". En interprétant ainsi le Préambule de cette *Déclaration*, le pape affirme donc que les peuples sont eux aussi les sujets de droits inaliénables.

Or dans cette même *Déclaration*, l'Assemblée générale de l'ONU proclame les droits de l'homme "tant parmi les populations des états membres eux-mêmes que parmi celles des territoires placés sous leur juridiction", même si ces territoires sont "non autonomes ou soumis à une limitation quelconque de souveraineté" (Préambule et article 2 de la *Déclaration*). On comprend pourquoi le pape parle des "droits inaliénables des personnes", mais aussi des droits inaliénables "des communautés des peuples".

Jean-Paul II parle de "communautés humaines". Cette notion se retrouve dans le *Vocabulaire* de la Commission Pépin-Robarts (p.3):

Une communauté est un groupe de personnes unies par la conscience de certaines caractéristiques qu'elles ont en commun, (...) de certains intérêts qu'elles partagent (...). Le mot *conscience* est essentiel dans cette définition: une communauté est avant tout un état d'esprit collectif et un sentiment partagé.

L'application de ces caractéristiques au cas du Québec semble convaincante: même un parti nettement fédéraliste, le Parti libéral du Québec, dans *Choisir le Québec et le Canada*, commence par affirmer (pour préparer, comme nous le verrons plus loin, sa prise de position sur le caractère national de cette communauté) que le Québec est "une véritable entité originale", qui a sa "personnalité", son "tempérament québécois" au point de constituer "une société distincte" (p. 91, 92, 103, 54). Cette société du Québec, dit le PLQ, s'est développée comme société "française".

CONCLUSION DE L'ALLOCUTION DE JEAN-PAUL II À L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DES NATIONS UNIES

23. Au terme de ce discours, je désire exprimer encore une fois, devant tous les hauts représentants des Etats qui sont ici présents, mes pensées d'estime et d'amour profond pour tous les peuples, pour toutes les nations de la terre, pour toutes les communautés humaines. Chacune d'entre elles a sa propre histoire et sa propre culture: je souhaite qu'elles puissent vivre et se développer dans la liberté et dans la vérité de leur propre histoire. Car telle est la mesure du bien commun de chacune d'entre elles. Je souhaite que chacun puisse vivre et se fortifier grâce à la force morale de cette communauté qui fait de ses membres des citoyens. Je souhaite que les autorités de l'Etat, en respectant les justes droits de chaque citoyen, puissent jouir, pour le bien commun, de la confiance de tous. Je souhaite que toutes les nations, même les plus petites, même celles qui ne jouissent pas encore de la pleine souveraineté et celles auxquelles celle-ci a été enlevée par la force, puissent se retrouver dans une pleine égalité avec les autres dans l'Organisation des Nations Unies. Je souhaite que l'Organisation des Nations Unies demeure toujours la tribune suprême de la paix et de la justice: siège authentique de la liberté des peuples et des hommes dans leur aspiration à un avenir meilleur.

Communauté nationale et nation

Pour la Commission Pépin-Robarts, dans son *Rapport*, *Se retrouver*, la communauté que forme la majorité des francophones du Québec "constitue un groupe ethnique particulier", c'est-à-dire, selon le *Vocabulaire* même de la Commission, une communauté de personnes "ayant la même origine" et animées d'un même "sentiment d'appartenance".

Les communautés humaines dont parle Jean-Paul II incluent les "peuples". Il les nomme explicitement.

Le *Rapport* de la Commission Pépin-Robarts enregistre, au plan de la conscience collective, des transformations de vocabulaire qui reflètent l'évolution de la mentalité chez les francophones du Québec: après s'être appelés Canadiens, puis Canadiens français, "ils sont de plus en plus nombreux à ne se vouloir et à ne s'appeler que *Québécois*, se définissant mieux ainsi comme majorité, comme peuple" (p. 25).

L'Assemblée des évêques du Québec, elle, se situe carrément au plan objectif quand elle affirme que "les francophones du Québec constituent sûrement un peuple par leur langue, leur personnalité, leurs traditions, leur génie propre, leur sentiment de solidarité et leur 'vouloir-vivre collectif'".

Les caractéristiques qui amènent les évêques du Québec à reconnaître l'existence d'un *peuple francophone* du Québec ressemblent fort aux facteurs qu'énumère la Commission Pépin-Robarts, dans son *Vocabulaire*, lorsqu'elle entreprend de définir les concepts de "communauté nationale" et de "nation" (p.6).

Dans son *Rapport*, la Commission se contente de signaler, parmi les hypothèses qui cherchent à éclairer la fédération

canadienne, "celle d'une fédération de deux unités nationales" (p.87).

De son côté, le Parti libéral du Québec, en tenant compte de l'émergence d'une "nouvelle conscience québécoise" depuis 1960, affirme que "très nombreux sont les Québécois qui tendent à se définir simplement comme des Québécois, c'est-à-dire comme membres d'une communauté nationale ayant son siège et son centre naturel d'intérêt au Québec, et nulle part ailleurs". Ce qui amène finalement ce parti fédéraliste à se dire "résolument québécois", parce que, "à ses yeux", vit au Québec "une communauté nationale" (p. 24, 26, 91).

Le *Rapport* de la Commission Pépin-Robarts évite soigneusement d'accorder le titre de nation au peuple francophone du Québec, quitte à reconnaître uniquement "la spécificité du Québec" (p.85).

Dans le contexte global canadien, le terme "nation" est piégé. Les anglophones, pour la plupart, surtout les hommes politiques, refuseront la thèse des deux nations, en affirmant que c'est le *Canada* seul qui forme une nation. Ainsi, le premier ministre de l'Ontario, William Davis, réagissant, à Queen's Park, au Livre blanc du Québec sur la souveraineté-association: "Le Canada forme une nation... Notre nation prévaudra" "This nation shall prevail".

Du côté francophone, on entend des langages divergents. Plusieurs ont conscience d'appartenir à une nation: ce que le Parti libéral appelle "communauté nationale", eux, ils l'appellent carrément leur nation. D'autres prendront soin d'éviter le mot. La simple comparaison entre, d'une part, la conclusion à laquelle arrivent beaucoup de ceux qui ont un profond sentiment d'appartenance et, d'autre part, les structures politiques auxquelles s'arrêtent certains fédéralis-

tes éclaire cette divergence dans le langage. Dans une certaine perspective, la nation existe déjà comme communauté, au niveau sociologique. On pourrait dire que la communauté nationale est, *politiquement*, une véritable nation *en puissance*: à ce dernier niveau, elle ne deviendrait pleinement elle-même qu'au moment où, par autodétermination, elle accéderait à la pleine souveraineté.

Ceux qui admettent le droit *moral* du Québec à s'autodéterminer dans le sens de la souveraineté ou de l'indépendance seront probablement *tous* d'accord pour

concéder que le peuple francophone du Québec est, (au moins) virtuellement, une nation au sens plein du terme.

C'est justement dans cette perspective que se placera Jean-Paul II dans la suite du paragraphe que nous avons commencé de relire.

A l'heure actuelle, il y a des communautés nationales qui sont représentées à l'ONU par leur Etat propre. Certaines le sont par un état unilatéral; d'autres — comme la Belgique qui inclut Flamands et Wallons — par un Etat pluri-national. L'Etat fédéral du Canada est-il un Etat pluri-national?

LIBERTÉ ET CROISSANCE DANS SA PROPRE HISTOIRE

De toute façon, chacune de ces communautés humaines, de ces peuples et de ces nations, insiste le Pape, "a sa propre histoire et sa propre culture". "Je souhaite", dit-il, que ces communautés "puissent vivre et se développer dans la liberté et dans la vérité de leur propre histoire". Il sait que l'histoire de certains peuples est énigmatique, problématique, voire douloureuse; il sait qu'elle est en marche.

Le Pape fait ressortir l'importance de cette histoire. Pourquoi souhaite-t-il que les peuples puissent se développer "dans la liberté et dans la vérité de leur propre histoire"? C'est parce que, dit-il, "telle est la mesure du bien commun" de chacun d'eux. C'est par le mouvement de son histoire qu'on peut davantage mesurer ce qui est son bien commun, trouver la source de son destin, discerner certains critères pour le choix de son avenir, à cause des aspirations qui y germent.

Même les plus petites

Ce pasteur universel, philosophe et théologien, s'y connaît en histoire et en sociologie: il explique les relations entre les citoyens et leur Etat. "Je souhaite que chacun" (chaque citoyen, chaque personne) "*puisse vivre et se fortifier grâce à la force morale de cette communauté* qui fait de ses membres des citoyens." La force morale de cette communauté est un trésor, une voie de développement personnel, social, communautaire, national et politique. C'est grâce à elle que l'individu devient un citoyen au plein sens du terme.

Mais, en contrepartie, le Pape indique certaines conditions:

Je souhaite que les autorités de l'Etat, en respectant les justes droits de chaque citoyen, puissent jouir, pour le bien commun, de la confiance de tous.

L'Etat souverain, fédéral ou non, doit de toute façon respecter les justes droits de chaque citoyen, comme mem-

bre d'une communauté et d'un peuple, jusqu'à reconnaître son droit à l'autodétermination et, comme viennent de le dire les évêques du Québec, jusqu'à "négocier ou renégocier" les formes que prendra concrètement l'exercice pratique de ce droit. C'est ainsi seulement que l'Etat pourra jouir (non pas pour lui-même, comme s'il était sa propre fin, mais au service du bien commun des personnes et de leurs communautés) de la *confiance* des citoyens de tous les peuples, sans discrimination, du moment qu'ils acceptent librement, s'ils l'acceptent, son autorité.

Le Pape précise. "Je souhaite que toutes les nations", "même les plus petites", "puissent se retrouver dans l'Organisation des Nations Unies".

Il a devant lui le délégué du 151^e Etat à devenir membre de l'ONU: la Dominique, une île minuscule des Petites Antilles. Ancienne colonie française, elle fut cédée à l'Angleterre par le Traité de Paris (1763), après avoir été occupée par les troupes britanniques en 1759. En 1969, elle devient un Etat associé au Royaume-Uni. L'Encyclopédie *Britannica* affirme: "A French patois is the language of the peasantry". Son territoire couvre 751 kilomètres carrés (L'île de Montréal et l'île Jésus, réunies, occupent 739 kilomètres carrés). La population de la Dominique ne dépasse pas 80 000 habitants. Devenue indépendante en novembre 1978, elle entre à l'ONU le 18 décembre de la même année, centième nouveau membre depuis 1945.

Même celles qui n'ont pas encore la pleine souveraineté

Jean-Paul II va plus loin. "Je souhaite", dit-il, que toutes les nations, "même celles qui ne jouissent pas encore de la pleine souveraineté ... puissent se retrouver ... avec les autres dans l'Organisation des Nations Unies".

Entre 1945 et la visite de Paul VI en octobre 1965, 65 nouveaux Etats membres à l'ONU; entre la visite de Paul VI et celle de Jean-Paul II en octobre 1979, 35 nouveaux membres; en tout depuis la fondation de l'ONU, une centaine de plus. Entre la récente visite de Jean-Paul II et sa visite suivante (ou celle de son successeur), combien de nouveaux membres?

Cet audacieux n'appuie pas la cristallisation d'un statu quo. Il ne "sacralise" pas le statut présent des territoires "non autonomes ou soumis à une limitation quelconque de souveraineté." Lors d'une visite au Canada et au Québec, il ne retirera pas ces paroles.

Il a même abordé un exemple concret et des plus délicats. Comment faut-il comprendre, en effet, l'allusion du Pape au problème du peuple palestinien? Plus tôt dans son discours (N. 10), sachant que le chef de la délégation de l'OLP à l'ONU y a déjà le statut "d'observateur", Jean-Paul II avait souhaité:

Une paix qui, ne pouvant pas ne pas être fondée sur la juste reconnaissance des droits de tous, ne peut pas non plus ne pas inclure la considération et la juste solution du problème palestinien.

Sans indiquer les modalités précises de cette juste solution du problème du peuple palestinien, il n'écarte certainement pas la possibilité — peut-être suggère-t-il de par sa conclusion — que cet "observateur" devienne un jour délégué officiel de plein droit. On sait ce que cela voudrait dire au plan de l'évolution politique et constitutionnelle.

Même celles qui ont été dépouillées par la force

Intrépide, le Pape développe son point de vue avec plus d'audace encore:

Je souhaite que toutes les nations... même celles auxquelles celle-ci (la pleine souveraineté) a été enlevée par la force, puissent se retrouver... avec les autres dans l'ONU.

Il prononçait son discours en anglais et le mot anglais qui rend l'expression "a été enlevée par la force" ne manque pas de vigueur: "those that have been forcibly *robbed of it* (full sovereignty)".

On a volé, dit-il, leur pleine souveraineté à certaines nations.

Le Pape ne nomme personne! Mais, (dit le *New York Times*, 7 oct., IV, p. 1), dans une allusion assez claire au cas de l'Europe de l'Est, il dit souhaiter que certaines nations dépouillées de leur pleine souveraineté la retrouvent un jour. La superpuissance de l'URSS est visée dans son empire intérieur.

suite, page 349

COMPRENDRE LES SECTES

LIMINAIRE

"L'Eglise que nous avions l'habitude de fréquenter ne nous apportait rien qui nous aide à vivre. Nous avons cherché un bon bout de temps quelque chose qui donne un peu de profondeur à notre existence. Nous avons commencé par la Méditation transcendentale, puis une annonce dans les journaux nous a fait découvrir cet ashram, il y a quatre ans."

La jeune femme qui parle aussi simplement de l'expérience spirituelle qu'elle et son mari ont faite au cours des dernières années, n'a rien d'une "hippie" californienne. Technicienne en dessin industriel, elle travaille pour une firme d'ingénieurs de la Rive Sud de Montréal. Avec son conjoint et leur petite fille de 9 ans, elle partage la vie commune d'un "monastère" du centre-ville.

Faut-il souligner qu'elle n'est pas non plus une fanatique: la sénérité de ses propos reflète la paix d'une vie simple et dépouillée où le service, le travail et la contemplation s'allient à la pratique du hatha yoga, à l'étude des écrits de *Swami Satchidananda* et à une diète strictement végétarienne.

Annie, elle, vient d'avoir seize ans. A l'âge où l'on est particulièrement mal à l'aise dans sa peau, où l'idéal et le quotidien semblent se contredire irrémédiablement, elle assiste, impuissante, au conflit qui divise ses parents. L'école ne lui dit pas grand-chose et comme elle vient, encore une fois, de changer de polyvalente (sa famille a déménagé), elle ne peut trouver, là non plus, le milieu qui l'appuie et l'aide à s'identifier. Dans un centre d'achats, elle est abordée par les Enfants de Dieu. Elle participe à quelques soirées. Elle découvre une atmosphère chaleureuse et sécurisante: les longues sessions de chants et de psalmodies, l'obsession du retour à l'enfance, la vénération pour la Bible, les prophéties apocalyptiques du maître Moïse-David, la pratique de l'obéissance la plus stricte lui font entrevoir le paradis perdu. Dès qu'elle aura dix-huit ans (c'est du moins ce qu'on affirme officiellement), elle pourra enfin tout quitter et aller vendre des tracts à Paris, New York ou San Francisco pour la "Famille d'amour".

Dans tel village de l'Abitibi, dans telle paroisse rurale des Bois-Francs, le curé se trouve, presque du jour au lendemain, confronté à une situa-

tion critique. Plusieurs paroissiens lui écrivent pour lui signifier officiellement qu'ils renoncent à la foi catholique, qu'ils exigent que leurs noms soient rayés des registres de la paroisse et qu'ils demandent qu'on achemine leur abjuration jusqu'à l'évêché. Les Mormons et les Témoins de Jéhovah se sont mis à attirer de plus en plus de fidèles. Que faire?

Ce n'est pas un hasard

Les sectes sont plus qu'un fait d'actualité nouveau et intrigant. Elles sont en train de modifier le contexte culturel et religieux des sociétés occidentales. Leur diffusion et leur succès ne sont pas le fait du hasard et il serait sans doute irresponsable de s'obstiner à n'y voir qu'une mode transitoire. Elles rejoignent des "clientèles" assez faciles à identifier et répondent à des besoins précis, nés de notre style de vie rationalisé et de notre manière de "ne pas penser pour nous". Pour cette raison, les chrétiens voudront s'expliquer ce que tant de jeunes (et de moins jeunes) vont chercher dans ces groupes, et que les Eglises ne semblent pouvoir leur offrir.

Au Québec, l'ouvrage qui a suscité le plus de discussion autour des sectes est probablement *le Trust de la foi*, écrit par Jean-Pierre Gosselin et Denis Monière. En fait, il s'agit plutôt d'une thèse sur la faveur dont jouissent les mouvements religieux et sur la signification politique de ce "retour du sacré" que d'une enquête sur les diverses sectes qui se développent chez nous. Les auteurs ont choisi de rapprocher des "Jesus People", du mouvement "Hare Krishna" et de la secte de Moon, le mouvement du Renouveau charismatique et les groupes chrétiens qui s'y rattachent.

Les critères qui caractériseraient cette remontée du religieux seraient "le refus de l'héritage rationaliste du monde occidental, de l'idée du progrès et du matérialisme, le refus de l'engagement politique et de l'action, et la foi en des forces surnaturelles qui dirigent les destinées du monde". (p. 10)

Les auteurs relèvent ensuite les retombées socio-politiques du phénomène. Chez les jeunes, "les sectes opèrent une diversion sociale" et réintègrent dans le conformisme ceux que la contestation continue de fasciner: on leur permet de remettre en question les valeurs de la société occidentale, mais non son fonctionnement. Les groupes

qui favorisent le désengagement, la discipline personnelle et le bonne-ententisme n'ont rien à craindre des pouvoirs en place. Par ailleurs, les mouvements de type pentecôtiste (le Renouveau charismatique inclus) se recrutent surtout parmi les adultes des classes moyennes. Ils canalisent dans le religieux, et donc en dehors de l'action concrète, une protestation contre les valeurs dominantes: "ils pratiquent une subversion symbolique de l'ordre social en s'opposant aux pratiques religieuses officielles".

Essayer de comprendre

D'un point de vue juridique, on ne saurait évidemment parler de "secte" à propos du renouveau charismatique, reconnu et approuvé par la hiérarchie de l'Eglise. Mais au plan sociologique, où se placent Monière et Gosselin, on ne peut négliger la coïncidence entre l'expansion du mouvement et la diffusion de groupes religieux sectaires, gnostiques ou ésotériques, non plus que les attitudes que paraissent favoriser les uns et les autres.

Au plan pastoral, cette remontée du "religieux" interpelle, pose question et invite au discernement.

Quand les évêques canadiens attiraient l'attention sur certains aspects négatifs du renouveau charismatique (recherche du merveilleux, repli sur soi, émotionnalisme, fondamentalisme), ils mettaient le doigt sur une tentation de désengagement social, qui va à l'encontre de l'enseignement de Vatican II sur la mission du chrétien dans le monde. Les mêmes réserves valent d'être formulées

à l'égard de nombreuses sectes: le salut par la fuite est une leurre.

Par ailleurs, la soif de vie intérieure qui se manifeste à travers tout ce mouvement de quête spirituelle ne doit pas être méconnue. C'est un fait que notre tradition occidentale n'a pas su conserver, ou plutôt renouveler, les "écoles du cœur" de la spiritualité. Le besoin de donner à sa vie plus de cohérence et de profondeur, de vivre "en présence de Dieu", semble bien ressurgir aujourd'hui de façon sauvage, en réaction contre la banalité éternelle du matérialisme ambiant.

Mais ce qui semble s'imposer avec urgence au croyant soucieux d'authenticité et de solidité, c'est la redécouverte d'une spiritualité accordée à l'engagement. Les recettes ne suffiront pas à combler ce besoin. Dans ce domaine où la vérité personnelle devient mystère, rien ne remplace l'expérience. A condition de s'engager dans le projet de la société à refaire, le retour de ferveur auquel nous assistons deviendra un pas dans la bonne voie. Mais l'Eglise d'aujourd'hui a tout autant besoin du témoignage spirituel des croyants engagés dans le social et le politique.

Chose certaine, les sectes nous imposent un effort de compréhension et de discernement. Reflet du pluralisme de notre société, produits de consommation sur le marché du "merveilleux", refuges contre l'anonymat et la superficialité de la vie technologique, elles nous posent une question.

Ce numéro spécial voudrait nous aider à l'entendre et à la comprendre.

INDICES BIBLIOGRAPHIQUES

1. Des brochures

De Gibon, Yves: **Des sectes à notre porte**, Chalet, Paris, 1979, 46 p. Répertoire et présentation schématique des sectes les plus marquantes de la France d'aujourd'hui.

Foucart, Eric: **Sectes et mouvements religieux marginaux dans l'Occident contemporain — bibliographie sélective**, Centre de recherches en sociologie religieuse, Université Laval, 1979, 108 p. Un ouvrage fort utile pour mener à bien une étude plus approfondie de ce phénomène. L'a. dresse une liste importante de livres et d'articles récents (en français et en anglais). Il mentionne également des ouvrages plus anciens, mais indispensables à toute recherche sérieuse.

Martucci, Jean: **Les témoins de Jéhovah**, SOCA'BI et NOVALIS, Ottawa, 1977, 32 p.

Dans un langage très accessible, l'a., bibliste, répond aux principaux arguments apportés par les membres de cette secte.

2. Des livres

Gosselin, Jean-Pierre

et Monière, Denis: **Le trust de la foi**, Ed. Québec/Amérique, Montréal, 1978, 166 p.

Par une analyse politique basée sur l'étude de quelques sectes et du Renouveau charismatique, l'a. veut démontrer que "les nouvelles sectes constituent un important allié du capitalisme en crise, en enseignant la passivité à leurs adhérents et en contribuant à désarticuler les conflits par leur vision idéaliste et fataliste de l'histoire."

Vernette, Jean: **Des chercheurs de Dieu "hors frontières"**, (Croire aujourd'hui), D.D.B., 1979, 160 p.

Cette étude des sectes et des nouvelles religions, comme phénomène "important pour notre foi aujourd'hui" est suivie de quelques instruments pastoraux: textes du Magistère, grilles de discussion, pistes spirituelles et bibliographie.

LA RELIGION DANS LA SOCIÉTÉ CONTEMPORAINE

par Roland Chagnon

Les deux articles qui suivent sont intimement liés.

Dans un premier temps, Roland Chagnon s'inspire surtout de Peter L. Berger pour présenter un ensemble de réflexions sur le rôle de la religion en société traditionnelle et dans la société contemporaine. Ainsi, il établira un cadre d'interprétation sociologique à la floraison sectaire actuelle.

Par la suite, il utilisera ce cadre pour aborder le phénomène des sectes. Dans son second article, "Les sectes d'aujourd'hui. Pourquoi?" Il confrontera deux définitions de la secte, ce qui ne sera pas sans influencer nos interventions dans la réalité sociale de chez nous.

1- La religion comme produit de la culture.

Selon Berger, l'homme est un producteur de visions du monde, un fabricant de significations ultimes destinées à l'ancrer solidement dans l'univers, à lui fournir un cadre de référence irrévocable pour la conduite régulière de sa vie tout aussi bien que pour répondre aux problèmes fondamentaux de l'existence: souffrance, mal, mort... Berger distingue trois phases dans ce processus humain par lequel l'homme construit son univers, il les désigne ainsi: EXTERIORISATION — OBJECTIVATION — INTERIORISATION.

A propos de l'extériorisation, Berger écrit ce qui suit: "La religion a joué un rôle stratégique dans l'entreprise humaine de construction du monde. La religion représente le point ultime d'auto-extériorisation de l'homme, de son effort pour infuser toute la réalité de ses propres signifi-

cations. En effet, la religion implique que l'ordre humain est projeté dans la totalité du réel. Autrement dit, la religion représente l'effort audacieux de l'homme pour concevoir l'univers entier comme humainement significatif."/

Quant à l'objectivation, elle résulte pour ainsi dire du succès de l'extériorisation. Dans la phase d'objectivation, en effet, l'univers de significations ultimes culturellement produites par l'homme pour donner sens à sa vie devient objet et échappe à son contrôle. C'est ce qu'exprime la culture en parlant de révélation. Désormais, ce sont les dieux qui sont envisagés comme pourvoyeurs du sens ultime du monde et de l'homme et comme garants de sa validité./

Enfin, par intériorisation, Berger réfère au processus par lequel les jeunes générations ingèrent par l'éducation l'univers de sens auquel les introduisent les aînés. Dans les sociétés stables, l'intériorisation se fait bien. Dans les sociétés en voie de changement, elle fait problème. Le désir et la volonté des jeunes générations de créer de nou-

Woodrow, Alain: **Les nouvelles sectes**, Seuil, Paris, 1977, 188 p. L'auteur, chroniqueur religieux au *Monde*, a "réuni un dossier bien documenté sur quelques sectes récentes, spécialement celles qui s'adressent aux jeunes".

3. Des articles

Fêtes et saisons a consacré deux numéros aux sectes: février 1975 (no 292) et mai 1976 (no 305).

R.N.D., no 8, septembre 1978. "Les nouveaux groupes religieux, une révolution dans l'ombre". Une entrevue avec J.-P. Montmigny, sociologue et théologien.

Bergeron, Richard: "La gnose parmi nous", *Nouveau Dialogue*, no 31, septembre 1979, p. 15-18.

L'a. fait une première classification des sectes et dégage certaines perspectives théologiques.

Chagnon, Roland: "Les nouveaux regroupements chrétiens", *Bulletin de l'entraide missionnaire*, vol. XX, no 3, octobre 1979, p. 119-130.

L'a. étudie les charismatiques, les communautés de base et le réseau des politisés chrétiens et propose quelques éléments de réflexion sur la signification de ces trois regroupements pour l'Eglise et la société du Québec — A consulter dans le prolongement de cette recherche sur les sectes et l'Eglise.

Launière, Claude

et Gagnon, Pauline: "Un marketing transcendantal", *Québec-Science*, vol. 17, no 3, novembre 1978, p. 36-40.

Cet article, traitant spécifiquement de la méditation transcendantale, a ceci d'intéressant qu'il critique l'utilisation de la M.T. au profit de l'augmentation de la productivité dans les grosses compagnies.

velles institutions et de nouvelles significations se heurtent aux traditions des anciens.

2- La religion, agent de légitimation sociale.

L'homme, conscient de la précarité de ses systèmes de référence ultime, cherche à triompher de cette fragilité et à maintenir son univers de valeurs en les rapportant directement au divin. C'est ce que Berger appelle le processus de légitimation.

Berger ajoute que la religion a été historiquement le facteur le plus important et le plus efficace de la légitimation sociale en accordant aux institutions sociales un statut ontologique, ultimement valable, qui les auréole d'un statut sacré et immuable.

3- Religion, société traditionnelle et société contemporaine.

Berger distingue deux types de société: celle dans laquelle une religion a le monopole et celle dans laquelle diverses religions sont en concurrence les unes avec les autres au sein d'une même société. La première situation correspond à celle qui prévaut dans la société traditionnelle, la seconde à celle qui domine dans le cadre de la société pluraliste actuelle.

4- La religion dans la société traditionnelle.

Dans la société traditionnelle, la religion avait pour but de rendre le monde rationnellement acceptable en dépit de ce que Karl Jaspers appelle les "situations-limites" que sont le mal, la souffrance, la mort... En ouvrant à l'homme la perspective d'une vie au-delà de la mort où l'homme pourra étancher sa soif de vivre, en lui faisant miroiter les merveilles d'un paradis où régneront l'harmonie, la paix et le bonheur total, la religion permet à l'homme d'endurer l'état souvent précaire de son existence humaine, concrète et historique. L'homme devient partie prenante d'un projet qui le transcende. Il est inséré dans un divin "cosmos" qui offre une signification ultime à sa naissance, à sa vie, à ses souffrances et à sa mort. Cette signification ultime est partagée par la société à laquelle il appartient. C'est donc non seulement l'homme en tant qu'individu qui trouve son achèvement dans le "cosmos" sacré, mais c'est aussi toute la société qui se voit invitée à s'insérer dans une réalité pensée comme gratuite, inédite, déjà là, transcendante... C'est ce qui fait dire à Berger: "Le monde, de fabrication humaine, est conçu en des termes qui dénie cette réalité. Le "nomos" humain devient un "cosmos" divin. Telle est l'aliénation qu'opère la religion."

5- La religion dans la société contemporaine.

La sécularisation apparaît, chez Berger, comme le signal d'une rupture avec la vision traditionnelle du monde. Il la définit comme "un processus par lequel des secteurs de la société et de la culture sont soustraits à la domination des

institutions et des symboles religieux". Un vaste "désenchantement du monde" s'opère avec l'irruption de l'industrialisation. Le monde perd ses colorations sacrées, il devient un vaste lieu ouvert aux interventions illimitées de l'homme, à son besoin de conquête et de domination. Il en résulte, écrit Berger, une crise importante de crédibilité des institutions religieuses qui s'accompagne souvent chez les individus d'impressions d'être perdus, de sentiments anoniques et d'anxiété existentielle. Berger distingue deux phases dans le processus d'autonomisation du monde. Dans la première, dit-il, l'économie s'est affranchie du contrôle religieux. Elle s'est donné ses lois propres et n'a plus accepté d'ingérence religieuse à l'intérieur de celles-ci. Dans la seconde phase, la politique s'affranchit de la tutelle religieuse et apprend à voler de ses propres ailes. L'Etat scientifique et libéral, le "Welfare State" n'a plus besoin de la religion qui, désormais, se réfugie dans ses derniers retranchements: la famille et la vie privée des citoyens.

6- La religion: affaire privée.

La sécularisation des mentalités et des institutions religieuses conduit au pluralisme. "Le pluralisme est un corrélatif social de la sécularisation de la conscience. Une grande variété d'institutions religieuses ou non offrent en même temps et sans les imposer leurs visions du monde et leurs définitions de la réalité." La religion est individualisée, privatisée. Elle devient affaire de choix personnel. Cette religion privée, caractéristique de la société industrielle, n'ambitionne plus du tout de jouer le rôle classique dévolu à la religion dans les sociétés d'hier, c'est-à-dire celui de construire un monde ("nomos" humain) s'imposant ensuite à tous ("cosmos" divin). Elle ne se contente que de satisfaire les besoins privés des citoyens. Elle voit à calmer leurs anxiétés métaphysiques et à combler leurs besoins d'absolu. Mais, comme les lois de l'économie et de la politique s'autosuffisent désormais, elles interdisent au religieux de franchir la zone du personnel, du privé, de l'intime. En ce contexte, il est bien plus normal de voir la religion s'exprimer dans le langage de la vie intérieure, de l'actualisation de soi, de la conversion que dans celui de l'engagement social et de la transformation du monde. Il faut bien voir aussi que cette relégation de la religion à la sphère privée est tout à fait fonctionnelle dans le cadre d'une société hautement rationnelle qui ne saurait que faire des intrusions de la religion dans les lois du marché et dans les rouages de la politique.

Les réflexions de Berger permettent une meilleure compréhension du glissement qui s'est produit au sein de la religion lorsqu'on est passé de la société traditionnelle à la société contemporaine. Le vieil adage "Cujus regio, ejus religio" selon lequel chacun devait adopter la religion dominante du pays où il vivait ne vaut plus dans le contexte de la société contemporaine. En cette dernière, la religion est devenue affaire de choix personnel. Selon le contexte social et historique où l'on se trouve, la secte revêt donc une signification différente.

1. Berger, Peter L., *The Sacred Canopy. Elements of a Sociological Theory of Religion*. Doubleday, N.Y., 1967, 230 p.

LES SECTES AUJOURD'HUI. POURQUOI?

par Roland Chagnon

Roland Chagnon, dans l'article précédent, a présenté quelques éléments de réflexion sur "La religion dans la société contemporaine". On y a vu que la religion légitime les institutions sociales en les rapportant directement au divin. Dans la société traditionnelle, une religion, en l'occurrence le christianisme, jouait ce rôle. Mais dans la société contemporaine, ce monopole est éclaté. L'économie et la politique se sont tour à tour soustraites à la domination des institutions et des symboles religieux. La religion est individualisée et reléguée à la sphère privée: famille, besoins "spirituels", etc.

Ce cadre d'interprétation sociologique est maintenant repris pour tenter de comprendre le phénomène des sectes.

Dans un reportage spécial sur les sectes, fait à la fin de juillet 1979 dans le cadre de l'émission "The National", on affirmait qu'on comptait actuellement aux Etats-Unis deux mille cinq cent sectes et cultes différents. Ce chiffre est impressionnant. Il pose à tous ceux que préoccupe la question religieuse, pasteurs, théologiens, sociologues de la religion et religiologues des défis nouveaux. Comment expliquer le regain actuel d'intérêt pour les sectes? Que signifient-elles pour les églises? Qu'y recherchent leurs adhérents? Quel est leur impact prévisible sur l'évolution de notre société? L'urgence de ces questions et de plusieurs autres est devenue plus manifeste encore depuis le suicide collectif, à l'automne 1978, de plus de neuf cents adeptes de la secte du "Temple de Dieu".

Pour répondre à ces questions, il me semble utile de recourir aux réflexions de Berger sur le rôle de la religion en société traditionnelle et dans la société contemporaine. Dans la première, la secte indiquerait une rupture par rapport à l'ordre dominant et à l'Eglise qui le légitime. Dans la seconde, la secte représenterait une volonté de se mettre à la suite d'un maître en vue de répondre à des besoins spirituels.

La secte comme rupture.

Etymologiquement, la secte dérive soit du verbe latin "sequi" qui veut dire

"suivre", soit du verbe latin "Secare" qui signifie "couper". H.C. Chéry (1) a déjà fait remarquer que c'est ce dernier sens qu'ont retenu l'histoire et la sociologie des religions. Il précise que les sociologues du christianisme ont convenu de nommer "sectes" les dissidences du protestantisme qui présentaient les caractères suivants: refus de toute compromission avec le monde considéré comme entièrement pervers, arche de salut offert à un petit nombre d'élus personnellement choisis par Dieu, exclusion des membres défaillants, négation de tout sacerdoce hiérarchique à l'intérieur de la communauté. La secte se caractériserait donc par la PROTESTATION et l'INTRANSIGEANCE alors que l'église, au contraire, serait marquée par la LEGITIMATION de l'ordre actuel des choses et le souci du COMPROMIS avec l'Etat. En conséquence, l'église instituerait un salut pour la masse alors que la secte s'offrirait à l'espérance de quelques convertis; l'église se penserait comme le Royaume de Dieu sur terre alors que la secte accentuerait le caractère eschatologique du Royaume de Dieu et la nécessité de se convertir pour y accéder; l'église instituerait un culte caractérisé par des rites fixes et un sacerdoce officiel alors que la secte favoriserait un culte plus laïc, plus spontané et plus intense (2).

Je voudrais ici proposer que cette vision de l'église et de la secte, tout en étant valable dans le contexte d'une société traditionnelle, ne vaut plus dans le cadre de la société industrielle contem-

poraine. En d'autres termes, si la secte "RUPTURE" est un phénomène caractéristique des sociétés traditionnelles, la secte "SUITE" s'accorderait mieux avec nos sociétés industrielles actuelles. Il reste à savoir si les qualificatifs de "rupture" et de "suite" modifient la notion de secte de façon telle qu'on doive inventer pour la seconde un nouveau terme. Mais c'est là un problème secondaire.

Ce qu'il importe ici de voir, c'est que dans les sociétés traditionnelles, les églises légitimaient l'Etat et ses institutions. Elles en arrivaient à des compromis qui consolidaient à la fois l'empire des princes sur leurs sujets et leurs propres assises au sein des masses croyantes. Dans ce contexte, la secte naissait du regroupement de ceux qui ne profitaient pas du compromis et qui, en conséquence, avaient intérêt à remettre en question les structures de plausibilité dominantes. Elle représentait une rupture radicale avec l'église, aussi bien au plan de son univers de significations

1. Chéry, H.C., Qu'est-ce qu'une secte? dans *2000 ans de Christianisme*, t. V, Paris, AUFAD, 1976, p. 165-193.
2. Sur l'opposition Eglise et secte, voir Benoit Lévesque, "L'ordre religieux comme projet rêvé: utopie et/ou secte?" Etude comparative d'un cas. ds *Archives de Sciences Sociales des Religions*, 41, 1976, p. 77-108. Lévesque s'inspire ici d'Ernst Troeltsch, *The Social Teaching of the Christian Churches. Conclusion*, New-York, Harper, 1960, vol. 2, p. 991-1013. La traduction française de ce texte apparaît dans *"Archives de Sociologie des Religions"*, 1961, p. 15-34.

religieuses qu'à celui de l'appartenance à la communauté qu'elle représentait. La trajectoire de la secte, née de la rupture, pourra varier de la récupération par l'Eglise d'où elle est issue à la fondation d'une nouvelle église.

Dans une société traditionnelle où l'on s'attend à ce que la religion légitime l'Etat en établissant l'origine divine de l'autorité politique, la secte jaillit d'une protestation. La secte représente alors une église des pauvres, des saints du derniers jour à côté et en marge de l'église des riches, des seigneurs et des évêques. La protestation pourra s'exprimer dans un langage futuriste tout axé sur un âge d'or à venir ou dans un langage passéiste chargé de la mémoire des âges exemplaires du passé. Dans le premier cas, on aura affaire à des sectes millénaristes comme celles des "Frères du libre esprit" (14e s.), des "Taborites de Bohême" (15e s.), des "Mormons" (1827), des "Adventistes du 7e jour" (1827), des "Témoins de Jéhovah" (1874)... Dans le second cas, on rencontrera des sectes "revivalistes" comme les "Anabaptistes" (1525), les "Mennonites" (1540), les "Méthodistes" (18e s.), l'"Armée du Salut" (1868)...

La secte comme suite

Dans les sociétés industrielles, plusieurs facteurs contribuent à donner aux sectes des traits entièrement nouveaux. Il va sans dire, bien entendu, que la secte "rupture" peut avoir et a de fait des survivances jusqu'à nos jours. Mais, en règle générale, les groupes religieux nouveaux qui se multiplient aujourd'hui ont davantage à être interprétés autrement que comme des sectes protestataires.

"Le phénomène des 'sectes' n'est pas une nouveauté de l'époque contemporaine; il a toujours existé. Mais la base n'en est plus la même. Les 'sectes' du temps de la Réforme, par exemple, étaient des agents de progrès, de changements et de contestation jaillis du sein d'une Eglise officielle immobile, conservatrice, incapable de se réformer. Au contraire, les 'sectes' d'aujourd'hui semblent être des agents de conservation, d'immobilisme, voire de réaction, jaillis du sein d'une Eglise en marche, cherchant à s'adapter vraiment à un monde sans cesse changeant." (3)

La dichotomie qu'établit Foucart entre

sectes "agents de changement" et sectes "agent de conservation" a l'avantage de faire ressortir clairement la distance qui sépare les sectes contemporaines des sectes de l'époque de la Réforme. Toutefois, je ne crois pas que la dichotomie choisie par Foucart soit la bonne. Est-ce à dire que l'Eglise d'aujourd'hui serait devenue agent de changement en même temps que la secte devenait agent de conservation? Il est préférable, à mon avis, en partant des réflexions de Berger, de voir les choses différemment.

La dichotomie "église-secte" vaudrait pour la société traditionnelle dans laquelle la religion pouvait encore intervenir dans le débat public en sanctionnant divinement certaines alternatives et en en rejetant d'autres, qui, par ailleurs, pouvaient être reprises par des sectes exprimant par là une protestation religieuse et/ou politique. Dans le contexte de la société industrielle et séculière, toutefois, la dichotomie privé-public serait ici celle dans laquelle la rationalité est au pouvoir dans les grands secteurs de la vie humaine: l'économique, le social, le culturel, le politique. Cette rationalité a ses lois propres et non seulement peut-elle se passer de l'intervention religieuse, mais encore, elle le doit au nom de ses exigences propres, de son autonomie et du caractère séculier et scientifique de l'Etat moderne. Ici, l'église et la secte sont réduites toutes deux à la vie privée. Toutes les deux, elles sont marginalisées par le "Welfare State" qui peut fort bien se passer d'elles. Toutes les deux, elles sont destinées à veiller aux besoins d'ordre strictement spirituel des hommes.

La question se pose de savoir ce qui les distingue l'une de l'autre. Est-ce l'histoire? Les églises seraient les témoins contemporains de traditions religieuses millénaires alors que les sectes seraient des bourgeonnements récents poussés sur de vieux arbres. Est-ce leur plus ou moins grande organisation? Est-ce le nombre de leurs adhérents? Quelle que soit la réponse apportée à cette question, il semble qu'églises et sectes partagent, en société industrielle et sécularisée, la même fonction: répondre au besoin d'un sens absolu de l'existence humaine, offrir des groupes d'appartenance chaleureux et fraternels à leurs adhérents, souligner les grandes phases de la vie humaine telles que la

naissance, le mariage et la mort par un rituel significatif et communautaire. Eglises et sectes assumeraient toutes deux une fonction de signification et d'incorporation. Toutes deux se verraient interdite la sphère de l'intervention sociale au nom de l'autonomie de la raison économique et de la raison politique.

Secte politique et secte religieuse

Il y a sûrement place, aujourd'hui comme hier, pour la protestation. Mais cette protestation, pour être contemporaine et donc, non anachronique, doit se présenter en termes rationnels et séculiers. C'est en ce sens qu'on a récemment parlé d'un usage non-religieux du concept de secte. Robert E. Park opposait en ces termes la secte politique et la secte religieuse.

"La différence essentielle entre les deux semble consister en ceci: les sectes religieuses, en décrivant leur programme comme une façon de vivre, projettent presque toujours en même temps leurs utopies au-delà des limites de l'expérience humaine. Cela fait de la vie en ce bas-monde une simple préparation pour un monde à venir. Les sectes politiques, au contraire, sont déterminées à faire en sorte que les cieux qu'elles espèrent se réalisent présentement, sur cette terre, et, autant que possible, ici et maintenant. A la limite, cette distinction recouvre une différence profonde. Les sectes politiques (les anarchistes, les socialistes, les communistes) ont un programme d'action radicale. Les groupes religieux (les Quakers, les Shakers, les Holy Rollers) sont tout autant radicaux, mais, en tant que l'action politique est concernée, ils sont passifs et résignés." (4)

Accepter cette hypothèse (5) d'un transfert de la fonction protestataire de la secte religieuse à la secte politique, cela signifie que la secte religieuse, en perdant son caractère protestataire dans

3. Foucart, Eric, Le phénomène des sectes. Essai de synthèse. ds "Les Cahiers du C.R.S.R.", Univ. Laval, vol. 2, 1978, p. 90-132, citation p. 129.
4. Park, Robert E., *On Social Control and Collective Behaviour*, Chicago Press, 1967, p. 243-44.
5. Berger, Peter, *The Sociological Study of Sectarianism*, ds *Social Research*, 21, p. 467-485.

le contexte de la société industrielle d'aujourd'hui, accèderait à de nouvelles fonctions qu'il s'agit maintenant d'explorer.

A la suite de Berger, je propose de comprendre les sectes contemporaines comme la conséquence directe de la sécularisation du monde, caractéristique d'une société industrielle, scientifique et pluraliste. La floraison actuelle des sectes ne ferait alors que justifier le découpage de la réalité opéré par notre société, un découpage où d'un côté domine l'univers de la rationalité scientifique et technique qui préside au développement actuel de la collectivité humaine, et, d'un autre côté, l'univers de l'irrationnel, du privé, et du personnel. Les sectes ne font qu'emplir l'espace que leur a destiné la rationalité scientifique contemporaine. Elles sont tellement à la remorque d'une définition de la réalité qui échappe à leur contrôle qu'elles empruntent pour se définir elles-mêmes le langage prédominant de la société: le langage scientifique.

Les sectes entendent profiter du prestige de la science.

Le cas le plus clair, à cet égard, est celui de la méditation transcendante qui se présente comme une TECHNIQUE éprouvée, simple et efficace, qui se rattache elle-même à une SCIENCE: la SCIENCE DE L'INTELLIGENCE CREATRICE. Ce qui est offert aux individus qui la pratiquent, ce n'est plus un salut transcendant, mais un plus grand contrôle mental, une plus grande sérénité, une productivité améliorée, une perspicacité accrue, voire une puissance sexuelle plus marquée. A la collectivité, les organisateurs de la méditation transcendante promettent la paix sociale dès qu'un pour cent de l'humanité la pratiquera régulièrement.

D'autres sectes religieuses se développent ainsi sous l'ombre protectrice de la science. Je pense à la "Christian Science" (19e s.), à l'Eglise de Scientologie (20e s.) et à l'ensemble des sectes que Chéry classe dans la catégorie des sectes guérisseuses qu'il définit comme des sectes pratiquant une thérapeutique spirituelle faite d'un mélange de foi naïve, de supercherie, de phénomènes inexplicables (6).

Outre ces sectes guérisseuses, on trouve également aujourd'hui un grand nombre de groupes gnostiques qui flirtent avec la science.

A la suite d'un maître.

Qu'on se situe à l'intérieur des sectes guérisseuses ou des groupes gnostiques, une certitude demeure. Il y en a qui savent, on les appelle les "maîtres", les "gourous", et, il y en a d'autres qui doivent faire l'apprentissage de la connaissance des maîtres, on les nomme les "disciples". Cette caractéristique de nombreuses sectes contemporaines justifie leur désignation de "sectes de la suite". Dans un monde fragmenté, souvent déboussolé, le "gourou" apparaît comme phare dans la nuit. Il est lumière et certitude dans un monde de ténèbres et d'approximations. C'est pourquoi, il importe de se mettre à sa suite, de recevoir du maître son "mantra" (Méditation transcendante), de s'ouvrir à la connaissance qu'il apporte (Mission de la lumière Divine du Guru Maharajji), de s'abandonner à ses projets de régénération totale de l'humanité (L'Eglise de l'Unification de S.M. Moon).

Frederick B. Bird fait de la dévotion envers un leader vénéré un des cinq traits caractéristiques des sectes contemporaines. Ces remarques contribuent à montrer que les sectes contemporaines retiennent bien peu des traits de la rupture protestataire qui caractérisait les sectes des sociétés traditionnelles. Il semble bien, au contraire, que les sectes contemporaines répondent davantage aux besoins éprouvés surtout par les jeunes de se mettre à l'écoute d'un maître dans une société qui n'en connaît plus.

En ce sens, les sectes actuelles réinventeraient le père. Elles seraient un témoignage du besoin des jeunes de recevoir des normes, de fixer des balises à leur liberté hésitante et inquiète. Si l'on tient absolument à lier secte et protestation, il faudrait voir la secte contemporaine non pas comme une protestation contre le père, mais contre son absence. Quand les adultes démissionnent, quand la ville est gouvernée par un prince qui est un enfant, pourquoi n'assisterait-on pas aussi au spectacle d'un gourou enfant comme celui que nous four-

nit la "mission de la lumière divine" dont le gourou, à ses débuts, en 1966, n'avait que huit ans. Les sectes actuelles répondent donc d'abord et avant tout au besoin de se mettre à la SUITE d'un maître, d'une autorité qui procure une certaine forme de sécurité dans un monde anémique et anxiogène.

Elles répondent à ce besoin en offrant un ensemble de croyances claires, de conceptions structurées de la société et des prescriptions parfois très détaillées en ce qui concerne la conduite de la vie quotidienne. Elles répondent aussi au besoin d'appartenance à une communauté chaleureuse et fraternelle. Se modelant sur notre société de consommation, elles s'offrent, dans une sorte de super-marché des religions, à répondre à des besoins qu'on a qualifiés une fois pour toutes de spirituels, c'est-à-dire, privés et personnels. En ce sens, les sectes contribuent, et contribueront, tant qu'elles seront les héritières d'une définition de la réalité qu'on a faite à leur place, à la consolidation du "statu-quo" social.

En conclusion, qu'il me soit permis de dire que les réflexions qui précèdent ont tenté de décrire des situations typiques qui, comme telles, n'existent pas dans la réalité. C'est ainsi que l'idéal-type église (légitimation) et secte (protestation) de la société traditionnelle ainsi que l'idéal type groupe religieux, église ou secte (privé) et secte politique (public) de la société industrielle appelleraient bien des nuances et des correctifs si on tentait de les appliquer à des groupes et à des situations particulières. Cela n'enlève rien, à mon avis, à la validité de ces catégories qui offrent des cadres généraux d'interprétation à la réalité qui, par définition, est toujours vaste, complexe et fluide. Je pense par exemple que l'Eglise du Québec, depuis plusieurs années, affirme une nette volonté d'intervention dans la réalité sociale de chez nous, une volonté qui résiste à une tendance à la privatisation qui, à long terme, lui serait nocive.

6. op. cit.

7. Bird, Frederick B., "A Comparative Analysis of the Rituals Used by Some Contemporary New Religious and Para-religious movements", in *Religion and Culture in Canada, CSSR*, 1977, p. 447-469.

LES NOUVELLES SECTES

sectes, gnoses, psi

essai de typologie

par Richard Bergeron

L'a., professeur à la faculté de théologie de l'U. de M., nous propose un tour d'horizon de l'immense effervescence spirituelle qui se fait sentir dans notre société. Témoins de Jéhovah, Mission de la divine lumière, Atelier du contrôle mental, sont-ils si différents? Ou peut-on leur reconnaître certains airs de famille?

Depuis une quinzaine d'années, le Québec a connu un réveil spirituel surprenant. Les grandes Eglises Chrétiennes sont retournées aux sources vives des Ecritures Saintes. En elles ont surgi de nouveaux lieux de renouvellement spirituel qui attirent les chrétiens en recherche d'expérience de vie intérieure, de contemplation, de prière ou de fraternité. Dans la mouvance du Pentecôtisme et du Renouveau charismatique, on a vu surgir des mouvements aux eaux bouillonnantes où peuvent facilement éclore des germes de sectarisme ou de gnosticisme. Ce sont les groupes de renouvellement chrétien.

Les frontières des grandes Eglises étaient trop étroites pour contenir cette immense effervescence spirituelle. A la faveur du nouveau pluralisme de la société québécoise, un nombre considérable de groupes religieux, para-religieux, mystiques ont émergé en-dehors des structures ecclésiales. A côté des sectes protestantes traditionnelles — comme par exemple les Témoins de Jéhovah, les Mormons, les Adventistes — qui ont fait preuve d'un prosélytisme souvent agressif au cours des deux dernières décennies, on a vu déferler dans notre milieu une nouvelle vague de groupes qui, au premier coup d'oeil, apparaissent comme des amalgames syncrétistes de sagesse chrétienne et de mystique orientale, où se rencontrent, côte à côte, des éléments ésotérique, psychique, biblique, théosophique, cosmique et scientifique. Ce sont les groupes spiritualistes.

De plus, avec la désoccultation des

sciences occultes, nous avons vu naître une foule de groupes s'adonnant à la para-psychologie, au spiritisme, à la démonologie, à l'astrologie, à l'étude des O.V.N.I. et des extra-terrestres quand ce n'est pas à la magie noire ou au satanisme. Notons que cette curiosité pour l'occulte, l'étrange, l'irrationnel est parfois récupérée par les nouveaux groupes spiritualistes. Ce sont des groupes occultistes.

Notre essai de typologie ne vise ni les groupes de renouvellement chrétien, ni les groupes occultistes. Il se limite aux groupes spiritualistes. Il est clair cependant que ces derniers ne sont pas sans affinité soit avec les groupes de renouvellement chrétien, soit avec les groupes occultes.

Chaque groupe se réclame soit d'une sagesse inédite, soit d'une révélation originale, soit d'un prophète particulier qui, lui, se présente comme un maître clairvoyant, jouissant d'un accès immédiat à des connaissances secrètes ou se réclamant de traditions immémoriales. Les voies spirituelles ou psychiques que les groupes spiritualistes proposent à leurs adeptes sont très souvent

en effet, déceler entre les groupes des airs de famille qui nous permettent d'opérer un certain classement. Sans simplifier à outrance, nous pouvons réduire l'ensemble des groupes à trois grands types: les sectes, les gnoses et les groupes psi. Les sectes sont tournées vers la fin, les gnoses vers l'origine, les groupes psi vers le présent. A l'intérieur de chacun de ces trois types les ressemblances sont grandes. Les doctrines sont souvent identiques, malgré les terminologies particulières que chaque groupe se plaît à développer; les préoccupations et les voies proposées sont semblables; les techniques d'ascèse, de méditation et d'alimentation ne divergent le plus souvent que sur des points secondaires.

Les sectes

Les sectes sont des mouvements de dissidence par rapport aux grandes Eglises chrétiennes, dont elles retiennent certains éléments doctrinaux, liturgiques

Avant de juger, il faut comprendre. Avant d'interpréter, il faut se laisser interpeller humblement. De par leur existence même, ces groupes posent une exigence sur l'Eglise et sur la société et en révèlent les carences et les défaillances.

le produit d'un processus syncrétiste visant à réduire en une synthèse unifiée et cohérente des éléments épars puisés à même des systèmes fort hétérogènes. Vus de loin, ces groupes multiples et disparates ressemblent à une forêt touffue et indistincte.

Ces groupes sont-ils diversifiés au point de former, chacun, une entité originale et irréductible? Ou bien ne peut-on pas les réduire à quelques types clairement caractérisés? Nous pouvons,

ou éthiques. Elles estiment cependant que les grandes Eglises ont été corrompues soit par leurs collusion avec le pouvoir politique, soit par leurs compromis avec les mœurs et les philosophies ambiantes, soit par leurs alliances avec les forces du mal. Aux yeux de plusieurs sectes para-chrétiennes, l'Eglise de Rome est la grande Babylone ou le siège de l'antéchrist. Par exemple, les adeptes du "Tabernacle chrétien de l'Evangile des derniers temps" trouvent

le chiffre 666 (chiffre de la bête de l'Apocalypse) dans l'inscription gravée sur le trône du Pape: *Vicarius Dei Filii*, en ne retenant de cette formule que les lettres qui servent de chiffres romains.

La secte saute à pieds joints par-dessus l'histoire pour s'aboucher directement à la communauté chrétienne primitive dont elle prétend être le décalque contemporain. Refusant la grande Tradition des Eglises, la secte rejette également leur confession de foi commune et s'oppose généralement à tout oecuménisme qu'elle considère comme une menace à la pureté de la foi. La secte entend revenir à la pureté, à la ferveur et au radicalisme des premiers chrétiens qui vivaient dans ce monde comme des étrangers et des pèlerins, cherchant les choses d'en-haut et attendant le retour du Christ glorieux.

La secte est fondamentalement *eschatologiste*. Son attention est fixée sur le point oméga de l'évolution, sur la parousie du Christ, sur la venue des cieux nouveaux et de la terre nouvelle. L'adepte de la secte ne se préoccupe guère des questions d'origine. Ce qui l'intéresse, c'est le futur. Tout est en avant. Cette fixation sur l'avenir génère une attente impatiente de la fin du monde; et cette impatience se traduit par des annonces sporadiques de la catastrophe finale.

Cet eschatologisme se présente souvent sous des livrées millénaristes. Le millénarisme est un courant de pensée qui, se réclamant de quelques versets de l'Apocalypse et des affirmations de certains Pères de l'Eglise, affirme que la parousie et la fin du monde seront précédées d'un règne de mille ans où le bonheur, la paix, la prospérité germeront sur la terre.

Tendues vers le futur

Qu'il soit millénariste ou transcendant, l'eschatologisme absolu de la secte produit toujours la même conséquence: il vide le présent de son contenu. Le futur absorbe la totalité de la temporalité: le passé et le présent s'y réduisent. Tout est donné dans le futur; le présent n'a d'existence que par l'avenir. Ou mieux c'est un temps d'attente au cours duquel il ne se passe rien. Les temps présents sont mauvais; la société des hommes est dégénérée. Le présent de l'homme et de la société est aux mains de Satan. L'eschatologisme conduit au refus du présent et au rejet de la société. Cette rupture peut prendre des formes radicales



Souvent, la Bible se trouve mise au service de la révélation du prophète fondateur.

comme chez les Disciples de Moïse sur la Montagne de l'Eternel, à Paspébiac. Elle se traduit toujours par le refus de certaines règles du jeu social, par l'apolitisme ou le non-engagement dans les structures de ce monde. Cet éloignement du monde préserve la secte de toute corrosion: le sectaire est un pur dans un monde impur, un sauvé dans un monde perdu.

Tendue vers l'*eschaton*, en dissidence avec les grandes Eglises et en rupture avec la société, la secte entend s'abreuver directement à la Parole de Dieu. La référence à la Bible devient alors importante et normative. De toutes les écritures sacrées, seule la Bible jouit d'une autorité absolue. La Bible est isolée de la Tradition qui l'a fait naître et de la tradition qu'elle a engendrée. Elle n'est vue et comprise qu'à travers le prophète fondateur dont la doctrine sert de clé d'interprétation exclusive. L'autorité du fondateur va parfois jusqu'à dépasser celle de la Bible elle-même. On considère volontiers sa doctrine comme une nouvelle révélation qui vient compléter celle de l'A.T. et celle du N.T. On parle alors de "troisième testament", de "cinquième évangile", de "révélation dernière". Ainsi s'opère une inversion du rapport herméneutique: c'est la Bible qui se trouve mise au service de la révélation du prophète fondateur. Les interprétations sectaires du

texte biblique peuvent diverger radicalement les unes des autres; mais elles s'inscrivent toutes en faux contre l'interprétation des grandes Eglises qui, elles, lisent la Bible sous l'éclairage de la Tradition séculaire.

Malgré leurs divergences doctrinales, les sectes offrent une interprétation de la Bible qui présente au moins trois caractéristiques communes: le fondamentalisme, la sélectivité et le concordisme.

De la Genèse à l'Apocalypse

L'interprétation fondamentaliste propose une lecture raidement littérale de la Bible. Pour la secte, la Parole de Dieu ne vit pas dans l'histoire; elle s'identifie à la lettre de la Bible. La Parole n'est pas historique. Elle est tombée directement du ciel. Aussi est-il inutile de s'attarder au contexte historique, aux genres littéraires, aux traditions formatrices. Point étonnant dès lors que la secte répudie résolument l'utilisation de toute méthode historico-critique dans sa lecture de la Bible. Le texte biblique est d'une seule coulée de la Genèse à l'Apocalypse; on doit le prendre et le comprendre tel qu'il se présente, dans sa teneur matérielle.

De plus, la secte propose une lecture *sélective* de l'Ecriture. Elle accorde volontiers plus d'importance à certains textes bibliques, en l'occurrence aux livres apocalyptiques et aux passages à saveur eschatologique. La secte articule sa doctrine à partir de textes choisis qu'elle enfile, les uns à la suite des autres, comme les grains d'un chapelet. Un texte en appelle un autre de même acabit; et celui-ci un troisième. Et le raisonnement se déroule, comme une mécanique bien montée, avec une logique cohérente et parfois simpliste. Aussi le sectaire peut-il mener sa controverse en sautant allègrement d'un texte à l'autre, sûr de toujours trouver une plateforme toute préparée. Il ne dévie jamais de son raisonnement; car il a du mal à intégrer les textes qui n'appartiennent pas à sa cohérence.

Enfin la secte fait une lecture *concordiste* de la Bible. Elle comprend le réel à partir des Ecritures, mais non les Ecritures à partir du réel — alors que toute bonne herméneutique suppose le va-et-vient interprétatif du texte au réel et du réel au texte. La secte se contente généralement d'aller du texte au réel. D'où une exégèse concordiste qui res-

semble souvent plus à un placage du texte sur le réel qu'à une véritable interprétation de la réalité. La secte voit dans tel ou tel événement contemporain une réalisation d'un texte prophétique ou apocalyptique; elle cherche une concordance entre ce qui arrive et ce qui a été annoncé.

Peuvent être classés parmi les sectes, les Témoins de Jéhovah, les Adventistes, les Mormons, le Tabernacle chrétien de l'Evangile des derniers temps, l'Eglise missionnaire du plein Evangile, les Enfants de Dieu, le groupe de Moïse sur la montagne de l'Eternel, l'Eglise de l'Unification, etc.

*
* *

La secte présente donc une formule cohérente et claire au point de vue doctrinal, propose une interprétation simple et sécurisante de la Bible et exige la foi sans condition et sans remise en question. L'appartenance à la secte pré suppose une conversion radicale qui est rupture avec les allégeances anciennes et adhésion totale au nouveau groupe. La vie religieuse de la secte tend à l'intensité plus qu'à l'extension — même si on assiste aujourd'hui à une propagande assez agressive. La secte séduit généralement les gens déçus par la grande Eglise, insatisfaits de la société et aspirant à une voie de salut qui épouse leurs aspirations et répond à leurs besoins de pureté et de sécurité.

Les gnoses

A côté des sectes qui proposent une expérience basée sur la foi, d'autres groupes présentent une voie spirituelle fondée sur la connaissance. De par l'attitude générale qu'ils engendrent, de par le type de religiosité qu'ils favorisent et de par la structure des éléments qui les composent, ces groupes offrent un air de famille étonnant avec les diverses manifestations de la gnose ancienne. Un regard plus attentif nous confirme dans cette conviction: ces nouveaux groupes sont des gnoses. *

Qu'est-ce que la gnose? La gnose est une mystique rationnelle qui introduit

l'homme dans la connaissance de la Réalité spirituelle et invisible qui constitue l'énergie motrice de tout être et de toute forme d'existence. C'est l'art de trouver Dieu en soi-même en développant les profondeurs secrètes et les facultés latentes de la conscience. C'est une connaissance qui procure par elle-même le salut; c'est une sagesse libératrice et salvifique. Les divers groupes gnostiques ont pour caractéristique commune la connaissance du moi divin et transcendantal, déchu dans la matière.

Prisonnier dans le monde

Le point de départ de l'expérience gnostique, c'est le constat de l'aliénation de l'existence humaine. Le gnostique se sent prisonnier dans le monde. De son expérience spatio-temporelle surgit un sentiment d'étrangeté. Il se sent étranger devant ce monde qui lui apparaît subitement étranger. Ce monde matériel est décidément trop mal en point et trop petit pour lui. Le monde n'est pas à sa mesure. L'homme est une note discordante dans le concert cosmique. Entre lui et le monde il y a une brouille existentielle et ontologique. Le gnostique a le sentiment d'appartenir à un autre monde. Entre ce monde-ci et le sien, il y a une différence non seulement de degré, mais aussi de nature.

D'où la question gnostique fondamentale. "Qui suis-je?", puisque je suis étranger à ce monde et d'une nature différente. Pour découvrir "qui je suis" présentement, je dois savoir "qui j'étais" et "qui je serai". Pour répondre à la question de son identité actuelle, le gnostique doit se tourner vers l'origine et vers la fin. Le "qui suis-je?" pose la question du "d'où viens-je?" et du "où vais-je?"

Le gnostique explique son sentiment d'aliénation par son appartenance à un ordre supérieur. La réalité fondamentale de l'homme, le "je" ultime qui est constitutif de sa personnalité et unique responsable de son identité, est une réalité transcendante et divine. Dans son "moi" constitutif, l'homme est fragment divin, étincelle divine, lumière céleste. Il appartient au monde de Dieu dont il est émané.

Par suite d'une catastrophe préhistorique ou d'un cataclysme céleste ou cosmique ou d'une ruse d'un adversaire, le "je" est tombé dans une matière oppri-

mante. Cette chute a été une véritable déchéance. Les conditionnements multiples, conséquents à ce dérapage ontologique, éloignent l'homme de sa propre identité et l'expatrient de son moi profond. Il se sent chassé du paradis et du monde de la lumière et de la liberté pour la sombre prison du corps. L'âme,

Le gnostique explique son sentiment d'aliénation par son appartenance à un ordre supérieur. L'homme est fragment divin, étincelle divine, lumière céleste. Il appartient au monde de Dieu dont il est émané.

le "je" ontologique a chuté jusque dans l'abîme du corps physique où elle est enfermée, encagée. Le corps ne se limite pas à l'enveloppe physique immédiate, mais il s'étend jusqu'aux limites du cosmos et il embrasse le temps et l'histoire.

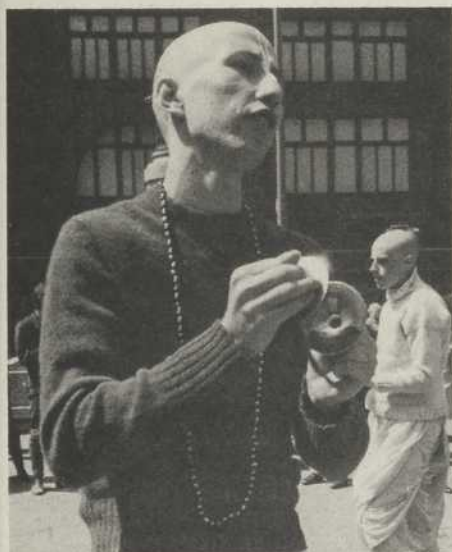
La connaissance libératrice

Les groupes gnostiques offrent une voie de libération de ce moi englué dans la matière. Cette libération consiste à s'élever au-dessus du corps et de ses conditionnements infinis afin de parvenir à la maîtrise et à l'harmonie cosmique. Le salut proposé par la gnose est essentiellement une libération du corps.

Mais le problème, c'est que l'homme ignore ce qu'il est ultimement et ce que sont les lois cosmiques. Il a perdu la connaissance. Et cette ignorance est la source de tous les malheurs et de tout mal. La gnose prétend conduire l'homme à la libération, non par la foi, mais par la connaissance. Celle-ci est principe et instrument de salut.

De quelle connaissance s'agit-il? Cette connaissance n'est pas un savoir — le mot évoquant le côté intellectuel et logique de la connaissance: savoir scientifique, savoir philosophique, savoir théologique, la connaissance gnostique est de l'ordre de l'intuition et de l'illumination: elle est sagesse et mystique; elle est sagesse et expérience conscientielle. Cette connaissance ne provient pas d'une révélation personnelle d'un Dieu gracieux et ami de l'homme, mais d'une découverte de l'essence même de l'homme; elle n'est pas accueil de la

parole de Dieu, mais prise de conscience de son moi profond, par laquelle celui-ci apparaît comme fragment divin. La gnose est, en dernier ressort, une auto-révélation qui s'accomplit grâce à l'enseignement, aux expériences de conscience, aux techniques d'ascèse, de méditation et d'alimentation proposés par un maître ou un gourou qui, lui, a eu accès au royaume de la vérité perdue par clairvoyance ou par intuition.



La gnose est donc une connaissance ésotérique. L'ésotérisme prétend que la vérité est toujours au-delà de toute formule, de tout symbole, de toute religion. En conséquence, il se pose comme l'unique clé d'interprétation qui peut fournir une herméneutique valable des textes sacrés, des symboles religieux, etc.

L'ésotérisme postule une connaissance primordiale, révélée aux hommes à l'origine de l'humanité. Cette connaissance globale et synthétique du divin, de l'humain et du cosmique s'est perdue subitement à l'occasion de grands cracklements historiques et cosmiques. La connaissance primordiale a alors quitté la place publique pour se réfugier dans les cercles hermétiques et dans les cénacles initiatiques.

Toutes les gnoses sont à la recherche de cette vérité perdue; toutes, elles sont tournées vers un paradis perdu, vers un état primordial à retrouver. Pour la gnose tout est donné au début, à la différence de la secte pour qui tout est donné à la fin. La gnose est essentiellement protologique. Le présent n'existe pas. La fin n'est que le retour à l'origine. Pour la gnose rien n'advient: le temps est

dégénérescence et l'histoire déchéance. L'homme devient ce qu'il est.

Dans cette conquête de la liberté par la connaissance, l'homme est laissé à ses seules ressources. Sa libération ne dépend que de sa décision et de ses efforts. Et pourtant la route est longue et le chemin escarpé qui va de l'inertie du corps à la subtilité de l'énergie divine. Le gnostique est un marcheur solitaire. L'action du maître se borne à indiquer la route à suivre et les moyens à prendre pour parvenir au terme. Le gnostique ne peut compter que sur lui-même. Il possède, caché au fond de lui-même, le dynamisme suffisant pour s'exhumer de la matière et se hausser jusqu'au ciel.

Cependant l'aliénation et l'ignorance humaines sont si profondes que les hommes ne peuvent généralement pas accomplir leur ascension spirituelle au cours d'une seule existence humaine. L'homme connaît plusieurs (des milliers même) vies successives sur la terre. La doctrine de la réincarnation appartient quasi essentiellement au schéma gnostique. Le cycle des réincarnations ne s'achève que lorsque le processus de libération est achevé.

Les groupes gnostiques sont nombreux dans notre milieu. On peut les regrouper provisoirement en quatre familles: a) les gnoses "initiatiques", comme le Rosécruçianisme, le Martinisme, la Société Montréalaise d'ontologie, etc.; b) les gnoses "théosophiques" comme la Société Théosophique, la Société anthroposophique, l'Association gnostique internationale, la Fraternité blanche universelle, etc.; c) les gnoses "hindouistes" comme Eckankar, Dharmadatu, la Mission de la divine lumière, etc.; d) les gnoses "psychologiques", comme la Science du mental, la Science divine, etc.

Les groupes psi

Le terme psi provient du domaine de la parapsychologie. Il faut éviter de confondre avec la racine psy qui se rencontre dans les mots "psychologie, psychanalyse, psyché, etc. Psi est la 23^e lettre de l'alphabet grec. Psi désigne le facteur inconnu qui permet l'existence

de phénomènes paranormaux comme le télépathie, la clairvoyance, la précognition. Les groupes psi s'occupent à sonder la psyché humaine par des méthodes qui proviennent généralement de traditions anciennes, orientales et occidentales.

Malgré leurs divergences profondes, les groupes psi fondent leur démarche d'une part sur la conviction commune qu'il existe une énergie vitale cachée qui est en rapport avec la psyché et dont le potentiel est extraordinaire, et d'autre part sur la conviction que le monde est au seuil d'une ère nouvelle (Ère du Verseau) qui sera marquée par l'irruption de forces nouvelles dont l'action atteindra les profondeurs de l'inconscient.

Les groupes psi visent le développement psychique de l'individu par l'harmonisation avec l'énergie vitale (cosmique, mentale, universelle, christique). Cette énergie est au fond de l'homme qui en ignore l'essence et l'existence. Il s'agit pour l'homme de se mettre en contact immédiat avec cette super-énergie et, par des méthodes appropriées, de la mettre à son service. Grâce à cette énergie, l'homme peut accéder à des pouvoirs merveilleux dont l'effet bénéfique se répercute à tous les niveaux de l'être humain.

L'état de surconscience

Tout est affaire de conscience, mieux de surconscience. Il s'agit d'amener l'individu à un état de surconscience ou de conscience transcendantale. Cette conscience, qui est présentée comme notre vraie conscience, ne s'éveille que rarement et chaque fois pour peu de temps. L'homme ordinaire n'en dispose pas à son gré. Il est généralement endormi, inconscient; il vit dans l'illusion de la conscience. Et pourtant l'homme ne peut découvrir son "je" véritable — au-delà des mille petits "je" que réclame journalièrement son attention — que par l'accession à la surconscience.

Cet état de surconscience est tout à fait indépendant de l'activité de l'esprit. Cela veut dire qu'on n'y atteint pas par les études ou par la connaissance philosophique ou scientifique. C'est pourquoi les groupes psi ne situent pas leur discours sur le plan logique et rationnel de l'objectivité scientifique. Ils dénoncent la psychologie scientifique qu'ils estiment impuissante à générer la sur-

DOSSIERS 1979

JANVIER

Les cliniques d'avortement

FÉVRIER

Abondance et gaspillage

MARS

L'enfant

AVRIL

Le Rédempteur de l'homme

MAI

La femme dans l'Eglise

JUIN

Election, constitution,
autodétermination

AOÛT

La télévision et l'enfant

SEPTEMBRE

Eglise populaire et
religion populaire

OCTOBRE

Les évêques et le peuple
du Québec

NOVEMBRE

Le nouvel ordre
économique international

Marriage Encounter

DÉCEMBRE

Les sectes au Québec

Vous pouvez vous procurer ces
numéros, au coût de \$1,00 chacun,
en vous adressant à

Relations
8100, boul. St-Laurent
Montréal H2P 2L9
tél.: 387-2541

conscience. Ils ont volontiers recours aux sciences psilogiques comme la clairvoyance, la télépathie, la psychokinésie, la chiromancie, ainsi qu'aux sciences ésotériques comme l'astrologie et l'alchimie.

L'état de surconscience est également indépendant des attitudes morales. Cela veut dire que la qualité éthique et l'état de sainteté n'y sont pour rien dans le développement de la surconscience. Les groupes psi ne sont ni des voies morales, ni des voies mystiques, ni des voies de sainteté. Cependant ils n'en font pas moins volontiers appel à certaines notions ou réalités spirituelles ou sacrées, puisqu'ils identifient souvent la super-énergie à Dieu lui-même. Ce recours à la divinité ou au monde divin donne aux groupes psi des allures para-religieuses.

La conscience transcendante se développe par des techniques d'ascèse, de méditation, de visualisation, de contrôle mental. Il faut un long travail pour parvenir à l'état de surconscience. Celui qui passe de la conscience purement psychologique à l'état de conscience transcendante passe en même temps de l'état du savoir relatif à la connaissance absolue. Le surconscient se connaît et connaît toute chose; il peut entrer en communion "mystique" avec le cosmos et les hommes. Il acquiert une puissance psychique qui lui permet d'agir sur les autres et sur l'environnement. Expansion de la conscience, intégration de toute la personne, confiance en soi, libération intérieure, éradication de la peur de l'inconnu et du sentiment d'insécurité: tels sont les bienfaits que prétendent accomplir les groupes psi.

A ce type appartient, par exemple, l'Atelier du contrôle mental, le Village planétaire, Arica, le Mouvement Alpha, le Mouvement Jovialiste, les Instituts de Yoga, les centres de Méditation Transcendantale, etc.

Conclusion

Il est évident que la typologie esquissée ici peut être discutable. Elle est, en tout cas, provisoire et elle pourra être infirmée ou confirmée, corrigée et rectifiée quand l'expertise du terrain "mys-

tique" québécois sera complétée. L'étude que nous avons menée jusqu'à justifie le regroupement que nous avons présenté. Malgré ses limites, la typologie suggérée peut nous servir de guide pour une première exploration.

Il est trop tôt pour porter un jugement sur l'ensemble du phénomène et pour en proposer une interprétation théologique. Avant de juger, il faut comprendre. Avant d'interpréter, il faut se laisser interpeller humblement. De par leur existence même, ces nouveaux groupes posent une exigence sur l'Eglise et sur la société et en révèlent les carences et les défaillances.

Les groupes psi rappellent à l'Eglise et à la société l'importance de la subjectivité. La science et la technique modernes ont isolé l'homme de la société et du cosmos et l'ont réduit à un élément du monde objectif. Ce processus d'objectivité a conduit infailliblement à la perte d'identité. Au-delà de son numéro d'assurance sociale, de sa profession, des coordonnées psychologiques, biologiques, etc., qui le composent, l'homme est un "je", un centre de conscience irréductible. Tous les groupes psi cherchent à conduire à la conscience véritable du moi profond.

Les gnoses nous rappellent que la vérité est plus grande que toute formule et que toute Eglise. L'Eglise ne possède pas la vérité. La gnose vomit le dogmatisme, l'autoritarisme doctrinal. Elle rappelle que la vérité jaillit du dedans, que l'expérience intérieure n'est pas réservée au clergé et aux religieux et aux religieuses, que la vie spirituelle n'a que faire des mille pratiques extérieures, etc. La gnose est une invitation à prendre les voies de l'intériorité pour aller à la rencontre de Dieu.

Enfin les sectes reprochent aux Eglises de "s'être laissées contaminer par l'esprit du monde, d'avoir donné une interprétation séculière, politique du message de l'Evangile, de ne plus répondre au désir d'absolu, à la soif du divin inhérent à l'âme humaine" (B. Frank). Aux yeux des sectes, les Eglises, surtout l'Eglise Romaine, sont des communautés froides et sans âme, qui ont relâché leurs exigences morales et muselé la parole de Dieu, en ne mettant pas dans les mains des fidèles l'Ecriture sainte. De par leur existence même les sectes sont un immense reproche pour l'Eglise et un appel à la conversion.

IL Y A SECTAIRES ET SECTATEURS

par Raymond Bourgault

Le point de vue de cet essai sera résolument théologique. On y traitera d'abord des différentes attitudes que provoquent les sectes, ensuite du problème de la vérité que pose l'existence des groupes sectaires aux marges de l'Eglise, et finalement de l'avantage qu'il y a pour l'Eglise à se voir et à se vouloir comme la Secte de Jésus-Christ.

Quatre attitudes

Aux yeux des clercs et des théologiens, le sens du mot "secte" a été le plus souvent normatif et péjoratif, et il désignait un petit groupe dissident qui rassemble des fidèles d'un maître fustigé comme hérétique. Mais ceux qui sont ainsi stigmatisés comme sectaires récusent cette appellation à leurs yeux injurieuses, et ils se considèrent plutôt comme les vrais sectateurs de Jésus Christ et comme la véritable Eglise. D'un autre côté, les historiens et les sociologues emploient le terme dans le sens neutre et courant de *groupe organisé de personnes qui ont une même doctrine au sein d'une même religion*. Il y a enfin les oecuménistes, dont toute l'entreprise tend à dépasser l'opposition traditionnelle de l'église et de la secte.

Le phénomène des sectes est donc au moins quadrivalent. Elles ont provoqué et elles provoquent toujours soit la condamnation, soit l'adhésion, soit la science, soit la mission. Il convient de noter ici que ces quatre points de vue ont été adoptés successivement dans l'histoire occidentale depuis le Moyen âge. Le premier fut ecclésiastique, dogmatique, juridique, politique et polémique: c'est - ou ce fut - celui d'une société où le

christianisme était devenu religion d'Etat et qui, dans la ligne même de l'idéologie impériale qu'il continuait ou remplaçait, croyait ne pouvoir tolérer de différences trop marquées dans son sein.

Le deuxième point de vue, qui est d'ordinaire celui des sectes elles-mêmes et qui a émergé à l'orée des temps modernes, est réformiste et réformateurs, protestataire et protestant, régionaliste et particulariste, congrégationnaliste et revivaliste: pour vivre en vérité la liberté et la fraternité évangélique, on prend ses distances par rapport à une institution dont on pense

LA VÉRITÉ QUI
TOURMENTE
L'ÉGLISE A PARTIE
LIÉE AVEC LE
REPENTIR ET
LA CONVERSION.

qu'elle est excessivement alourdie par son système de lois et ses structures autoritaires, on cherche à ranimer l'esprit des origines et, s'il le faut, on l'exprime autrement et d'une façon qui risque d'être bientôt qualifiée d'hétérodoxe par la Grande Eglise.

Le troisième point de vue - scientifique et objectif - n'a guère pris de consistance qu'au début de ce siècle, où il résulta du survol sociologique et de la rétrospective historique, qui s'efforcent d'embrasser d'un seul regard la genèse et la dialectique des sous-groupes chrétiens ou soi-disant tels à l'intérieur du grand ensemble.

Le quatrième point de vue - oecuménique et missionnaire - est encore plus récent et il suppose les trois autres:

des membres des grandes confessions chrétiennes, éveillés de leur sommeil dogmatique par la science historique, attentifs aux valeurs chrétiennes réellement vécues par les frères séparés et à la médiocrité de beaucoup de pratiquants de leur propre confession, conscients en outre de la relativité des figures diverses que prennent la foi, la charité et l'espérance selon les lieux et les époques, et aussi stimulés par l'exégèse récente des textes normatifs des origines, décident d'entrer en dialogue et d'amorcer le processus de la réconciliation et de la reconnaissance réciproque.

A la recherche de quelle vérité?

Ces approches étant toutes légitimes et en réalité complémentaires, on comprend l'embarras des spécialistes qui s'évertuent à définir la secte. En fait, il n'y a pas de définition absolument objective de ce phénomène aux multiples facettes, car l'appartenance à l'église, à la secte, à la science ou à l'oecuménisme relève chaque fois d'une option fondamentale qui, du moins en première approximation, n'apparaît pas facilement compatible avec d'autres.

Les jugements de valeur et les décisions ponctuelles, - ecclésiastiques ou sectaires, scientifiques ou oecuméniques -, ne peuvent pas prétendre à la vérité, soit au sens métaphysique du mot, soit au sens vérificationnel. Mais il y a une autre sorte de vérité. Celle-ci est plutôt *fidélité créatrice et engagement risqué à dire et à faire ce que, après délibération et discernement, on croit susceptible de contribuer à redres-*

ser ou à améliorer les relations entre les hommes. Cette vérité-là n'est pas abstraite ou formelle, ni philosophique ou spéculative. Elle est plutôt principe révélateur, énergie signifiante, faculté d'émergence d'un non-encore-advenu. Tout en transcendant son propre devenir, elle se compromet avec la temporalité - passé, présent, futur - et, au sein d'une tradition réinterprétante, elle s'oblige à éclairer des expressions anciennes à la lumière d'événements de sens nouveaux, et elle laisse l'avenir ouvert. Elle est donc autant situationnelle qu'essentielle, et ses variables sont aussi importantes pour elle que son noyau invariant. Elle crée donc et recrée sans cesse, au-dessus ou au-dessous des idiomes particuliers, une sorte de langue commune et de commun cadre de référence où la Parole peut toujours retentir à nouveau, être comprise d'un nombre notable d'adhérents, et produire de dignes fruits de pénitence.

Or, c'est lorsque l'Eglise faillit à cette tâche de sortir du trésor de son Maître du neuf aussi bien que du vieux, que surgissent sectaires et sectateurs et que, par essais et erreurs, le peuple de Dieu en crise se remet à s'égaliser à son Idée, qui est à la fois transtemporelle et supralocale. Mais ceux qui croient au Christ n'ont jamais autant de foi qu'il est nécessaire pour être fidèles en même temps que dénoncer le péché et l'incroyance

d'abord chez autrui, mais il faut tout autant et en premier lieu même les reconnaître d'abord en soi-même.

La révélation: contenu, acte et passion

On objectera: dans une perspective comme celle-là il n'y a plus ni révélation objective ni unité de la foi mais subjectivisme intempérant et pluralisme dilué, poussière anonyme de conventicules qui se disent chrétiens et contestent que les autres le soient. On répondra à cela que révélation, aussi bien que secte, s'entend de trois façons principales: comme contenu, comme acte, comme passion. Premièrement, on peut comprendre la révélation comme un ensemble de recueils de paroles vraies en soi et avant toute réflexion et appropriation personnelle; le modèle est celui du catéchisme des vérités répétables et monnayables, des notions claires et distinctes, des définitions et des dogmes. Deuxièmement, on peut entendre par révélation une pluralité en définitive incoordonnable de prises de parole par des individus ou des groupes qui ont infléchi de façon particulière le sens de certains énoncés de la tradition à la-

me première affirmation, négation et seconde affirmation. La révélation comme ensemble de propositions écrites et figées, d'emblée admises comme vraies, est sans doute un moment nécessaire du cheminement de la foi; mais on peut observer qu'elle exprime une conception plutôt naïve, aisément acceptable par les enfants et même par les adultes d'une société stable et virtuellement unanime. Mais quand elle est comprise comme une pluralité de formulations historiquement datées et localisées, la révélation fait l'objet de toutes sortes d'analyses critiques qui fleurissent d'ordinaire dans une société dont une partie plus scolarisée conteste un certain nombre d'évidences communes afin, le cas échéant, de s'approprier, dans un acte d'intelligence de la foi, l'amande emprisonnée dans l'écale. Car le soupçon n'est pas le dernier mot de l'histoire: la révélation comme suite d'événements fondateurs et transformateurs est une conception à laquelle, après l'épreuve de la critique, de la distance et parfois de la rupture, se rallient des convertis qui se veulent alors à la fois postcritiques et, si l'on veut, consciemment naïfs.

La dialectique révélation-hérésie

Ceci dit, il devient facile de comprendre comment la secte ou l'hérésie - en grec, ce mot signifie "choix" - peut être elle aussi comprise de trois manières différentes. En premier lieu, elle peut être perçue comme un choix dont les responsables d'une communauté doutent d'abord qu'il soit compatible avec les autres événements ou choix fondateurs, puis, après examen, soit en admettent les partisans dans la communion ecclésiale, soit les excommunient comme partiaux et hérétiques. Mais, en deuxième lieu et au moins aux yeux des sociologues et des historiens, des exégètes et des théologiens, l'hérésie peut être perçue comme le fait d'un groupe particulier de chercheurs de Dieu, à la limite dissidents, mais dont le langage mérite d'être examiné pour sa visée, sa valeur et sa signification propres. Enfin, dans une troisième perspective, l'hérésie et la révélation constituent ensemble une opposition binaire dont les deux termes se définissent dialectiquement l'un par l'autre. *L'hérésie est alors ce que cha-*

Le soupçon n'est pas le dernier mot de l'histoire: la révélation comme suite d'événements fondateurs et transformateurs est une conception à laquelle, après l'épreuve de la critique, de la distance et parfois de la rupture, se rallient des convertis qui se veulent alors à la fois postcritiques et, si l'on veut, consciemment naïfs.

me temps que créateurs. C'est pourquoi la vérité qui tourmente l'Eglise a partie liée avec le repentir et la conversion. C'est pourquoi aussi l'hérésie, l'erreur, le mensonge, le péché, l'incroyance, le repli frileux, sont moins ses contraires que ce avec quoi et contre quoi, en s'en distançant, elle advient. Plutôt donc que de dire que l'Eglise a la vérité, on dira volontiers que c'est la Vérité qui a l'Eglise et qui se l'offre à elle-même comme instrument fragile de fidélité, la purifiant et la renouvelant périodiquement par le moyen des expressions autres qui la bousculent et l'interpellent. Ainsi, non seulement il ne convient pas

quelle ils appartiennent et qu'ils persistent à promouvoir, et dont on peut montrer l'enracinement dans autant de milieux de vie différents. Troisièmement, la révélation peut être pensée comme une suite orientée d'événements de parole qui transcendent leurs locuteurs, qui sont certes advenus à des hommes situés mais moins à des sujets ou à des auteurs qu'à des relais charismatiques et passionnés dont la vie a été par là transformée et est devenue exemplaire au moins pour quelques-uns.

Ces trois conceptions s'opposent souvent les unes aux autres. Mais il est possible de les relier dynamiquement com-

que membre de l'Eglise et chaque groupe de croyants doit combattre en lui-même pour persévérer à accueillir et à faire fructifier une révélation qui le précède et à laquelle il a accordé un assentiment de principe. L'hérésie est alors la partie trouble de ces "croyants incrédules" que sont les fidèles, celle qu'ils doivent renier pour devenir davantage disciples de Jésus.

L'Eglise comme Secte

Ces considérations nous ont conduits pas à pas vers une conception du rapport entre l'église et la secte où ces deux termes s'abolissent dans la relation vive qui les emporte dans son mouvement. Nous dirons donc, de façon quelque peu paradoxale, que ceux des membres de l'Eglise qui voudront vraiment contrer l'offensive des sectes vont se mettre à réfléchir sérieusement sur la sorte de "Secte" à laquelle ils ont décidé d'appartenir! Car on ne lutte efficacement contre des volontés partiales de totalité qu'en radicalisant la manière particulière de voir le tout qui est celle de cette Eglise à laquelle on veut demeurer fidèle. Notre formulation prendra la forme d'un rappel de l'étymologie et d'un rajeunissement du sens premier du mot.

Le français secte vient du latin *sec-ta*. Ce mot est composé de trois éléments dont chacun a une signification propre: groupe de gens (suffixe de collectif - a) qui, de façon habituelle (suffixe de fréquentatif - t-), marchent à la suite de quelqu'un (racine *sec-*, qui se retrouve dans "sec-ond" et "soc-iété"). Originellement, dans les sociétés archaïques, il s'agissait surtout de guerriers suivant un chef de bande. Ensuite, le mot s'est dit métaphoriquement des sectateurs d'un dieu: ainsi, les prophètes israélites gourmandaient leur peuple parce qu'il suivait les Baals et les Ashéras, et ils l'exhortaient à suivre Yahvé. En ce sens étymologique, ceux qui suivent le Christ forment une secte, ils sont seconds par rapport à leur Maître et ils constituent ensemble la société de Jésus. Or, en tant que Secte de Jésus Christ, l'Eglise ne se définit pas en premier lieu par sa doctrine ou sa pratique, mais par la grâce et par la volonté de ses membres d'imiter le chef dont elle prend la suite, et donc par la passion.

Car, dans le Nouveau Testament, "suivre Jésus" a un sens précis, technique et scandaleux, et son énoncé canonique a fait achopper les premiers qui, sans encore bien savoir jusqu'où il allait et offrait de les conduire, se sont mis à la suite du Maître. D'après Mc 8,34, être disciple de Jésus c'est se renier soi-même, porter sa croix et suivre le Christ crucifié. Et c'est là aussi le cœur de l'évangile paulinien (1 Co 1,23). Comprendons: être disciple de Jésus, c'est marcher derrière un chef, un maître, un dieu qui, parce qu'il avait été fraternel avec tous et d'abord avec les exclus, et parce que la classe dominante d'alors n'était pas prête à comprendre une telle extrémité dans l'amour, a été exécuté comme criminel. Les disciples ne peuvent être au-dessus de leur Maître, et ils doivent en payer le prix. S'ils ne sont pas toujours capables de conformer leur conduite à leur modèle, du moins savent-ils ce qu'il exige et se laissent-ils tourmenter par lui.

Ceux qui croient au Christ crucifié ne forment donc pas une "religion" parmi d'autres, à laquelle on pourrait appliquer sans reste le schème sociologique de l'église et de la secte. Ils sont la Secte et ils sont l'Eglise, ils sont le corps, le sacrement, la manifestation, la narration phénoménale du Christ-Roi glorifié qui, en ceux qui croient, demeure en agonie jusqu'à la fin du monde. Car, quoi que disent les autres de sa prétention, la Secte-Société de Jésus ne peut pas ne pas se voir comme porteuse pour l'humanité entière du message du Royaume de Dieu, d'un Vivant qui triomphe pour nous tous de l'Ennemi par excellence du genre humain: la Mort.

C'est pourquoi l'Eglise est vouée à l'héroïsme, à la sainteté. Elle est définie comme Sainte et par ses saints, les vrais sectateurs de Jésus. Mais comment sans la dissidence des sectes, qui ramènent au radicalisme évangélique, les chrétiens des périodes creuses de l'histoire pourraient-ils connaître en vérité de quel Maître ils ont été faits disciples? Mais des saints surgissent qui, descendant dans les profondeurs de la nuit, reçoivent comme neuf le message d'un salut qui passe par le refus obstiné de Jésus de descendre de la croix (Mc 15, 30), et ils laissent derrière eux un chemin de lumière.

FORMULE D'ABONNEMENT

un an: \$10

Veuillez trouver ci-inclus la somme de \$ _____ pour un abonnement de _____ année(s) _____ 1979.
à la revue RELATIONS, commençant avec le numéro du mois de _____

NOM _____

ADRESSE _____

ville _____

code postal _____

Remplir et retourner à:

RELATIONS

8100, boul. St-Laurent
Montréal H2P 2L9
(514) 387-2541

LA QUÊTE DE DIEU

par Dom Bede Griffiths, o.s.b.

Des milliers de jeunes occidentaux "émigrent" en Orient, tournant plus ou moins le dos à l'expérience chrétienne telle qu'on leur présente aujourd'hui. Que cherchent-ils? Que trouvent-ils dans les "monastères" orientaux, que l'Eglise d'ici ne sait plus vivre et offrir?

A quand le dialogue entre l'Orient et l'Occident?

Nous remercions *The Tablet* (1) de nous avoir autorisés à reproduire ce texte.

Il est notoire que des milliers de jeunes, chaque année, viennent en Inde à la recherche de Dieu, ou disons d'une signification et d'une fin ultime à donner à leur vie. Ils arrivent de tous les coins de l'Europe de l'Ouest, de l'Amérique du Nord et de l'Amérique du Sud, de l'Afrique du Sud, de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande. Plusieurs parmi eux viennent de pays soi-disant catholiques, de l'Italie, de l'Espagne, du Portugal, de l'Argentine et du Brésil. Le consul d'Italie à Bombay m'a dit que chaque année 5 000 Italiens arrivent à Bombay.

Il est remarquable que ces gens, pour la plupart, qu'ils soient catholiques, protestants ou juifs, ont abandonné la pratique de leur religion et viennent en Inde chercher quelque chose qu'ils ne peuvent trouver dans les institutions religieuses de l'Occident. Bien peu parmi eux, comme de raison, ont étudié sérieusement leur propre religion. Leur démarche est plutôt une réaction spontanée contre ce qu'ils considèrent comme un système religieux formaliste, dépourvu de signification et de rapport avec leurs vies. Elle entre dans ce mouvement plus vaste qui rejette ce qu'ils appellent l'*establishment*, cet ensemble des structures économiques, sociales, politiques et religieuses que l'Occident a mises en place et qu'ils jugent inhumaines et immorales. Mais quels que soient leurs motifs, des centaines et des milliers de jeunes quittent aujourd'hui les églises, non pas parce qu'ils rejettent la religion, mais parce qu'ils veulent trouver Dieu: le phénomène est effarant.

Bien sûr, les motifs sous-jacents sont très divers. Certains sont simplement en quête d'aventure, d'autres ont fui l'école et cherchent un mode de vie différent; certains, c'est probablement le cas de la majorité, ont été ou sont encore sous l'influence des drogues, de la

marijuana, du LSD ou même de l'héroïne. Mais plusieurs explorent sérieusement les voies du yoga et de la méditation dans l'espoir de réorienter leur vie. Ils ont tous en commun la recherche d'une expérience. Ce qu'ils veulent, ce ne sont ni des doctrines ni des rites mais une expérience capable de transformer leur vie.

Il ne faut pas sous-estimer l'influence des drogues. Plusieurs m'ont dit leur devoir leur première expérience religieuse significative. La drogue hallucinogène libère l'esprit de ses inhibitions rationnelles et morales; elle ouvre l'inconscient et ses vastes possibilités d'expérience émotive et imaginative. Cette voie, sans doute, est dangereuse, l'inconscient recelant des forces négatives et destructives aussi bien que positives et créatrices. En outre, les drogues entraînent l'habitude et, dans tous les cas, en affaiblissant la volonté, prédisposent à un comportement irrationnel, voire à la folie.

On ne saurait toutefois écarter les drogues comme si elles n'avaient aucune valeur positive. Beaucoup se sont libérés des drogues pour se consacrer au yoga et à la méditation, jeûnant et priant plusieurs heures chaque jour, et souvent plusieurs jours ou plusieurs semaines de suite. Les ashrams du Swami Muktananda, à Ganesh Puri, près de Bombay, et celui de Rajneesh à Poona attirent littéralement des centaines de jeunes — jusqu'à 500 à la fois — et leur enseignent diverses méthodes pour parvenir à "l'expérience de Dieu". Krishnamurti est peut-être encore plus influent: il compte des milliers de disciples, partout dans le monde. Lui, il enseigne une méthode pour "se découvrir", pour atteindre les profondeurs de l'âme par-delà l'intelligence et la raison, là où elle s'ouvre au mystère de l'être, au cœur de la liberté et de

la créativité, où se situent la signification et le but de l'existence humaine.

Le but essentiel de toute religion orientale, c'est de trouver moyen d'aller au-delà de l'entendement et du sentiment, de la raison et de la volonté agissante, pour découvrir le "fond" de l'âme, là où l'homme entre dans l'expérience de l'Absolu, de l'Infini, de la Réalité éternelle qui est à la fois l'Etre (sat), la Conscience (cit) et la Béatitude (ananda). Cette terminologie est hindoue, mais le nirvana de Bouddha, le Vide (Sunyata) et le Tao de la pensée chinoise sont tous orientés vers ce mystère infini, transcendant qui ne peut être connu par la raison mais se révèle à ceux qui cherchent de tout leur cœur.

C'est ici que l'on perçoit le plus clairement le défi lancé au christianisme. Comment se fait-il qu'aujourd'hui les églises offrent si rarement cette expérience de Dieu? Une expérience presque identique, à quelques modalités près, à ce que le Moyen âge ou saint Jean de la Croix appelaient "contemplation". Mais voilà que pendant des siècles la contemplation et la vie contemplative ont été reléguées aux couvents et aux monastères et le catholique ordinaire, qu'il soit religieux, prêtre ou laïque, n'est pas censé rechercher ou trouver cette expérience. Pourtant, la contemplation consiste essentiellement à dépasser les images et les concepts pour faire l'expérience de la présence de Dieu qui habite les profondeurs de l'âme. Pendant des siècles — en fait, depuis le Concile de Trente — la contemplation ou l'expérience de Dieu ont été écartées au profit d'un

1. *The Tablet*, 30 juin 1979, p. 622-3; 48, Great Peter Street, London, England SW1P 2HB.

système de dogmes, de rites et de lois morales auxquels le catholique romain devait "croire" même s'ils lui semblaient avoir peu de rapport avec sa vie personnelle.

Même aujourd'hui, il n'est pas rare que l'on définisse la foi catholique comme un système de "propositions" ou de "vérités" sur Dieu, sur le Christ et sur l'Eglise, auxquelles on s'attend à ce que le catholique donne son assentiment. Ce qui importe le plus dans ce système, c'est que les dogmes, les rites et lois soient clairement définis et qu'ainsi personne n'ait de doute sur ce qu'il croit. N'est-ce pas là justement le contraire de la religion proclamée dans les Evangiles?

Jésus a donné sa vie et saint Paul a passé la sienne à combattre précisément un système juridique dans lequel la connaissance de Dieu, la loi morale et les rites religieux contenaient, croyait-on, tout ce que Dieu lui-même avait ordonné. Jésus ne s'est pas contenté de leur substituer d'autres dogmes et d'autres lois que ses disciples seraient censés accepter. Il a complètement changé la dynamique de la religion. La foi chrétienne n'a pas comme objet un système de doctrines, de sacrements et de lois morales, mais une personne; et une personne est essentiellement un "mystère". Dieu lui-même est le Mystère infini et transcendant qui ne peut pas être pensé, ni à proprement parler nommé.

térieure et l'amour de Dieu que les disciples éprouvèrent au fond de leurs coeurs. Quand l'Esprit Saint descendit sur les disciples, à la Pentecôte, ce ne fut pas pour leur révéler des doctrines mais pour leur communiquer une expérience.

Cela ne signifie pas que les doctrines et les dogmes sont sans valeur. Les mystères de la Trinité, de l'Incarnation, de la Rédemption et de l'Eucharistie, c'est dans la contemplation qu'ils ont tout d'abord été vécus, comme une effusion de l'Esprit Saint dans les profondeurs de l'âme. Mais vu que l'expérience religieuse a une dimension de savoir et d'amour tout autant que de "praxis", il était inévitable que ces expériences profondes en viennent peu à peu à être exprimées en termes intelligibles. C'est ainsi que l'expérience devient formule et que les doctrines sont élaborées, mais les doctrines demeurent toujours secondaires; elles se réfèrent à une expérience ineffable qui ne saurait trouver son expression adéquate.

Il en va de même pour les lois morales. La morale chrétienne n'est pas seulement l'obéissance aux lois, elle est également l'abandon à l'amour de Dieu dans le don total de soi qui aboutit à une nouvelle compréhension de nos rapports avec le prochain. Mais lorsque la doctrine ou la loi morale se substituent à l'expérience, et le cas est fré-

possible de trouver des façons nouvelles d'exprimer le mystère, plus adéquates et plus significatives. C'est précisément ce qui nous pousse à dépasser le dogme pour aller au mystère qu'il cherche à défendre. De la même manière nous sommes toujours incités à dépasser les lois morales qui ne peuvent jamais être adéquates par rapport à la situation humaine concrète; et à chercher conseil auprès de l'Esprit Saint qui transcende toutes les lois et pénètre les coeurs.

Au cours des dernières années un flot continu de "chercheurs" sont venus à notre ashram, en provenance de diverses parties de l'Inde et de tous les coins de l'univers. Presque tous profondément sérieux. Ils peuvent être bien éloignés de la foi chrétienne mais ils sont à la recherche de Dieu, d'une ultime signification à donner à leur vie. Ils peuvent avoir recours au yoga, au Zen ou au Vipassana comme méthode de méditation; ou encore ils peuvent méditer sur le Tao ou sur le I Ching, ou encore utiliser la prière et la danse soufi. Mais quelle que soit la méthode qu'ils emploient, ce qu'ils cherchent, ce n'est pas une théorie ou une doctrine mais une méthode de "réalisation de soi", une expérience de Dieu ou de la Vérité ou de la Réalité ultime. Ils sont ouverts à ce que l'hindouisme, le bouddhisme, le taoïsme, ou l'islamisme peuvent leur enseigner; mais également au christianisme, pourvu qu'il leur soit présenté comme une voie d'expérience spirituelle, de "réalisation de Dieu", en un mot, de contemplation. J'ai connu plusieurs catholiques qui avaient abandonné toute pratique depuis des années, et qui ont entrepris de se convertir en profondeur, en redécouvrant leur foi d'une nouvelle façon, non plus de l'extérieur mais du dedans. Voilà, semble-t-il, ce que l'Inde a à offrir: la découverte de la dimension intérieure de la foi comme expérience de Dieu par le coeur.

L'Eglise ne pourrait-elle pas prendre davantage conscience de cette formidable recherche de Dieu et d'une conscience nouvelle par-delà la conscience mentale? L'expérience chrétienne de Dieu est d'une profondeur insondable mais elle reste prisonnière de mots et de formules qui, pour plusieurs, ont perdu leur signification. Lorsque l'Eglise catholique s'ouvrira aux richesses inestimables des religions orientales, alors, et alors seulement nous pourrions répondre à l'attente de cette nouvelle génération qui, chaque année, débarque en Inde et en d'autres pays de l'Asie en quête de Dieu.

Le moins que l'on puisse dire de Dom Bede Griffiths, ce moine bénédictin Anglais de soixante-douze ans, c'est qu'il étonne.

Depuis une vingtaine d'années, il vit dans le sud de l'Inde; en compagnie de chrétiens et d'hindoux, il chemine avec ceux qui sont en quête de Dieu.

Il faut bien se rendre compte que Yahvé lui-même était originellement ce Mystère infini et transcendant: le seul Saint, l'Autre, l'Unique sans pareil que la religion indienne a cherché au cours de son histoire. Jésus n'a pas simplement proclamé un nouveau dogme de la Trinité. Il a fait l'expérience de sa personne en relation avec Dieu, comme un fils l'est avec son père; et c'est cette expérience de Dieu qu'avec le don de l'Esprit il a transmise à ses disciples. Comme saint Paul allait l'exprimer, "Dieu a envoyé l'Esprit de son Fils dans nos coeurs et il crie Abba, Père" (Gal 4,6). La doctrine de la Trinité fut donc, à l'origine, non pas un dogme mais un mystère, l'expérience que Jésus fit de sa relation avec Dieu, comme celle du Fils avec son Père. Ce mystère fut communiqué aux disciples non pas dans une série de propositions mais par l'Esprit Saint, par la vie in-

quent, le résultat est désastreux. Le mouvement charismatique chez les catholiques et chez les protestants est un exemple remarquable et actuel d'un retour à l'expérience de l'Esprit Saint; mais il y a derrière ce mouvement le danger d'une doctrine fondamentaliste qui pourrait l'empêcher de s'ouvrir au vaste monde de l'expérience de Dieu que les gens cherchent précisément aujourd'hui.

Le changement le plus important dans la conception de la théologie, depuis Vatican II, c'est la reconnaissance du caractère historique des dogmes. Les dogmes ne sont plus considérés comme figés et définitifs. Un dogme est l'expression d'un mystère de la foi dans un langage humain qui restera toujours inadéquat et qui sera toujours conditionné culturellement. Un dogme renvoie à un mystère qu'il ne peut jamais vraiment définir; et il demeure toujours



APOCALYPSE NOW

OU

LE SALUT PAR LA SECTE

par Jean-René Ethier

POUR

Surtout, garder la tête froide. Ne pas se laisser intimider davantage par une publicité aussi tapageuse que "nauséabonde" et qui a déjà fait virer la légende du film aux dimensions d'une épopée. Rester circonspect devant les potins ou les vérités malodorantes qui continuent de circuler sur l'aventure Coppola¹. Comment ne pas se méfier au moment d'une critique alors que Coppola lui-même ne s'est pas gêné pour invectiver les journalistes en les traitant d'irresponsables!

On attendait intensément ce film après une campagne publicitaire qu'on qualifie maintenant d'intimidation. C'était donc une attente malsaine. Coppola, qui a risqué toute la fortune qu'il avait amassée avec ses deux *Parrains*, ne serait-il qu'un mégalomane fasciné morbide par la puissance et par la guerre? Or, y eut-il jamais film qui exigea tant de moyens gigantesques? Quatre années de tournage, coupées — il est vrai — à un moment donné par une certaine fatigue du réalisateur, sur laquelle sa femme autant que d'autres ont bien épilogué! Coppola s'est lui-même comparé au héros de son film, partagé entre la démence et la destruction. Le tournage, à son dire, n'aura été qu'un "cauchemard vivant". Plus de trente-deux millions de dollars dépensés pour la prochaine fortune du réalisateur et des compagnies de distribution et pour les spectateurs voyeurs: de quoi faire manger combien de sous-alimentés?

Tiré d'abord d'une nouvelle de Conrad, *Au Coeur des ténèbres*, le film bascule, à la toute fin, dans une finale qui continue de faire problème. Coppola aurait visionné 24 heures de pellicule pour choisir un montage terminal qui semble ne satisfaire personne. Que devient, alors, le sérieux d'une réalisation qui n'a pas encore trouvé sa finale, après tant d'efforts? Nous reviendrons sur cette finale parce qu'on pourrait y trouver là la clef d'interprétation de toute l'oeuvre et fonder, par ailleurs, une critique éclairante.

Cannes, qui vient de le couronner ex-aequo avec *Le Tambour*², a commencé par vibrer d'émotion le soir de la première d'*Apocalypse Now*, puisque tout a failli tourner à l'émeute. C'est assez dire que le film, malgré sa consécration, n'a pas eu gain de cause chez tous et chacun. Ceux qui sont "pour" soutiennent que c'est un film "étourdissant et inoubliable". Ainsi, Jack Kroll du *Newsweek*³. Il renchérit en soutenant que Coppola est "un réalisateur merveilleusement doué". Qu'il a "tous les dons d'un grand artiste éclatant". Que sa profusion même trouve un "équilibre cristallin de tous les éléments" qu'il manipule avec une main de maître la violence, l'horreur, la folie, l'ironie, la douceur ou l'humour. Il va jusqu'à dire que "tous les acteurs sont dirigés de main de maître et que le rythme du film, autant que la musique, sont irréprochables..."⁴.

Pour Claude Lamothe⁵, ce spectacle du délire est grandiose et son succès assuré. Voilà une oeuvre aux dimensions d'un opéra sanglant dont la mort et la peur sont les grands prêtres. Puis, ce film a un double mérite: il révèle (enfin!) le visage de la guerre dans une vision lucide⁶ en même temps qu'il dénonce la fragilité des frontières entre l'homme sensé et le dément criminel de guerre. Malgré ses ambiguïtés, c'est un film dédié à la détresse humaine.

Certes, *Apocalypse Now* contient tout cela. Mais, de quelle façon? Comment ce film montre-t-il son message? Les moyens qu'il prend ne deviennent-ils pas une fin en soi? Et la dénonciation de l'horreur ne devient-elle pas, à son tour, spectacle complaisant de cette horreur? En un mot, tout cela est-il purifié, c'est-à-dire vraiment vu à travers une oeuvre d'art comme elle s'y prétend?

CONTRE

Plus nombreuses sont les voix discordantes.

Vincent Candy, un critique chevronné⁷

prétend, pour sa part, que malgré les moments extraordinaires et les détails brillants, il n'y a rien de plus que ces effets impressionnants, dans ce film sans point de vue dominant, sans vision vraiment personnelle ou humanisante. Il s'étonne même qu'un pouvoir si effrayant — entendons la mise en scène cinématographique — soit remis entre les mains de jeunes metteurs en scène qui n'ont à leur crédit que leurs diplômes d'écoles de cinéma. Ces jeunes, que des films-chance, serts de capitaux fabuleux, ont rendu vite populaires, savent certes toute leur technique, mais manquent de réelles qualités humaines. Candy leur reproche de n'avoir jamais fait ni de droit, ni de philosophie, ni de médecine, ni même d'avoir ramassé les ordures de leur quartier. De sorte qu'ils connaissent tout des effets filmiques à produire, mais qu'ils en savent peu sur le coeur humain. *Apocalypse Now* n'est pas exempt de cette lacune. En somme, *Apocalypse Now* fait partie de ce cinéma qui n'a que sa propre fin en soi.

Frank Rich du *Time*⁸ reconnaît qu'*Apocalypse Now* ne manque pas de scènes à couper le souffle, mais que ce n'est pas un poème sur le plan émotionnel, qu'il est vide sur le plan intellectuel. Que c'est un extravagant monument à la propre défaite artistique de Coppola⁹. Que ce n'est même pas un récit épique de guerre. Que les personnages sont inexistantes, que sa finale est sans imagination et que tout cet enfer de la guerre ne montre jamais le drame et le chaos moral des âmes. Montherlant, dans *La Rose des sables* a autrement mieux parlé de la guerre et de l'attrait qu'elle exerce sur les coeurs.

1. Francis Coppola qui nous avait déjà donné *Le Parrain I et II* est le réalisateur de *Apocalypse Now*.
2. De Volker Schoendorff. Cf. *Relations*, septembre 1979.
3. *Newsweek*, 20 août 1979.
4. Ibid.
5. *Le Figaro*, 27 septembre 1979.
6. Une lucidité qui ne s'attache qu'à la symphonie des machines et bien peu, contrairement à *Deep Hunter*, à l'angoisse des humains.
7. *New York Times*, 19 août 1979.
8. *Time*, 27 août 1979.

Les *Fiches du cinéma*¹⁰ attendaient avec ce film un miracle: on n'aura eu qu'un film de plus. Coppola en fabrique pour tous les goûts dans une "unité esthétique qui n'est qu'artificielle" et plagale. Entendez un film dont l'harmonie visuelle ne repose que sur des poncifs, qui pour être audacieux, n'en sont pas moins éculés. La réflexion y est à bon marché, elle est même "trop carrée pour être honnête". On sait que Coppola n'est pas un penseur. Il vient de le démontrer à nouveau dans ce bric à brac d'idées toutes faites qui ne font pas autre chose que d'ennuyer.

Michel Mormin, du *Figaro*¹¹, déplore, quant à lui, sa propre déception. Il soutient que c'est une oeuvre médiocre, grossière, prétentieuse et d'autant plus irritante qu'elle se cache sous le parapluie de Conrad. Que cette "aventure à la dimension initiatique et surhumaine est écrasée par ses outrances et sa grandiloquence". Que la mise en scène n'est qu'approximative et incohérente, d'une inspiration paranoïaque et baroque. On ne peut pas être plus dénégateur. Il va même jusqu'à souligner que le plus grand morceau de bravoure du film, la fameuse chevauchée des hélicoptères ponctuée par la Walkyrie de Wagner est presque ridicule...

POSITIF vs NÉGATIF

Ces points de vue, en fait, ne se contredisent pas. Il est bien évident qu'*Apocalypse Now* est un morceau figolé de cinéma, d'un certain cinéma qui se prend pour tel. Mais, peut-on, en toute honnêteté, recommander des images, même si elles sont d'une densité technique rarement égalée, quand on sait que dans cinq, dix ans au plus tard, les progrès de l'image hologramme les auront rendues fades et caduques?

Rappelons, ici, l'anecdote du film pour ceux qui ne l'auraient pas encore vu, et puisque, pour bien du monde, il ne saurait y avoir de cinéma sans intrigue qui le sous-tend.

Pendant la dernière guerre du Vietnam, un officier des Forces spéciales américaines, le capitaine Willard (interprété par Martin Scen) est chargé d'atteindre la frontière du Cambodge et de supprimer un certain Kurtz, officier renégat. Le film retracera l'itinéraire que suit Willard à travers les zones d'insécurité qui s'interposent entre Nha-Trang, base célèbre durant les guerres d'Indochine, et le sanctuaire où le colonel Kurtz règne en maître absolu et sanguinaire. La rivière que remontera alors, avec son équipage, le capitaine Willard, passera, au long des kilomètres,

du pays des réalités quotidiennes dans celui du cauchemar. A la fin, c'est comme dans une région inaccessible et sur-naturelle qu'aboutira Willard.

L'adaptation de la nouvelle de Conrad s'arrête pourtant ici. Ou plutôt, c'est ici qu'elle dévie étrangement. On sent que Coppola, parti en piste avec Conrad dont il saisit mal le propos, reste bloqué par sa propre obstination à se servir de lui pour faire passer sa propre idéologie. Car l'odyssée de Conrad était celle de "pèlerins" en quête d'une certaine mystique. Le trajet cauchemardesque de Willard s'aglutine plutôt de péripéties aussi accrocheuses que conventionnelles. A vouloir trop dire, on ne dit plus rien. A vouloir trop montrer, on arrive à la limite où plus rien n'émeut. Ne terrorise même pas! Et l'on ne s'étonne plus que le même principe dramatique joue dans *Apocalypse Now* comme il jouait dans *Jaws* ou *Tremblement de terre*: à aller d'horreur en horreur avec la plus grande aisance, on se lasse.

Séquence 1: Après un générique qui fait penser à l'opéra *Turcadet*, la caméra cerne un Willard désœuvré dans sa chambre d'hôtel. Il n'a plus de raison de vivre. La seule qu'il trouvera sera cette aventure que lui proposent les autorités militaires. Dans la plus conventionnelle introduction narrative, où la parole et les devis de campagne emplissent le temps et ne permettent guère aux personnages de s'incarner tout de suite. La psychologie retarde au profit des dispositifs de mise en place. Le style cher aux films américains de second ordre, pressés par le marché de consommation.

Séquence 2: Willard arrive sur le champ des opérations. Une attaque en bonne et due forme (le plus grand morceau de bravoure du film) d'hélicoptères au son de la Walkyrie va jusqu'à noyer l'image admirable de précision et de haute voltige, sous la démence sonore.

Séquence 3: Willard continue son chemin. C'est la jungle. Un autre hélicoptère brûle, au lance-flammes, des immensités de forêts. Incidemment, on verra la même image répétée plusieurs fois: il fallait bien économiser de la pel-

licule, même avec 32 millions de budget et 24 heures d'acétate supplémentaire.

Autre séquence: La patrouille de Willard entre dans la rivière à une vitesse folle, traînant derrière soi un membre qui fait du ski d'eau. La guerre permet ces ironies. Les auctotones regardent, médusés et impassibles, sur la berge.

Autre séquence: La patrouille s'arrête pour prendre à bord deux Vietnamiens. Ces Vietnamiens, sont-ils amis, ou ennemis? Pas moyen de le savoir. Pas de communication. Est-ce le pauvre lot de la guerre? La jeune Vietnamiennne fait un faux geste pour protéger une caisse à claire-voie. Un Américain la descend à coup de FLN à répétition. Le seul survivant est un petit caniche attendrissant. La guerre a de ces méprises...

Autre séquence: C'est la nuit dans la jungle. La patrouille pénètre en territoire ennemi et parvient à un drôle d'amphithéâtre qui rappelle étrangement l'immense soucoupe volante de *Close Encounters of the Third Kind*. Toute une troupe de GI américains applaudit un spectacle de "Playboy Bunnies". (Diantre! que venaient-elles faire dans cette galère, au fond de la jungle?). On le sait, à la guerre, les armées ont besoin...

Ainsi, dans une douzaine de séquences qui ne semblent rattachées les unes aux autres que par cette unité artificielle d'un long périple dont le but tarde à venir, Coppola veut nous faire voir différents aspects de la guerre et ses contradictions, partagée qu'elle est entre la tension et la veulerie, la terreur et la pitié, la brutalité et la beauté. Du plagiat fellinien.

Coppola dira: "J'ai voulu faire une expérience. My film is in a different world. I tried to make it more of an experience than a movie"¹². De fait, le film commence par une histoire de guerre et finit par une expérience mystique. De là à convaincre...

LA FAMEUSE SÉQUENCE FINALE

Tous ceux qui auront vu le film vous diront qu'ils n'ont guère compris cette finale extravagante, pas même rachetée par la beauté plastique des images en clair-obscur. De quoi s'agit-il exactement?

D'abord, résumons les images. Sitôt arrivé au terme de sa mission, Willard commence à se rendre compte que

9. Rich soutient que le malaise de Coppola qui stoppa le film provenait de l'incapacité de ce dernier à pouvoir terminer le film devant l'intuition qu'il avait de faire fausse route. Comme Fellini pour *8½*. Mais le contexte n'est-il pas différent?
10. Juillet 1979.
11. Le 21 mai 1979.
12. Cité par John Yessitore, *The New York Times*, 21 octobre 1979.
13. Ibid.

Kurtz n'est pas tout à fait ce qu'on lui avait laissé entendre. Voici une tribu qui le vénère et est prête à prendre sa défense. Willard voit enfin Kurtz (qu'on attend, nous aussi depuis longtemps, puisqu'il s'agit du rôle tenu par Marlon Brando, en tête d'affiche publicitaire), le crâne dénudé, présence fantomatique et menaçante. Voici Kurtz qui lui serine des idées de haute voltige. Willard semble oublier sa mission, conquis qu'il devient par Kurtz. Puis, tout à coup, à l'occasion d'une immolation rituelle d'un boeuf (le bon boeuf de Buffalo Bill), Willard décide de passer à l'action et tue Kurtz. Dans Conrad, Kurtz mourait des fièvres.

Ivre de son sacrifice et prêt à subir la vengeance des chefs de la tribu subjuguée, Willard sort de la chambre funéraire. A la fois dégoûté et exalté, avec une drôle de lueur sur le visage. Le voici acclamé par le peuple indigène. Il avait dit, auparavant, que c'était maintenant le temps de l'horreur, le temps de l'Apocalypse finale. Le temps où c'est l'horreur qui sauve.

Nous voici au coeur du problème que ce film suscite.

D'abord, quel est le sens de cette séquence finale énigmatique qui ne semble avoir de rapport avec le reste du film que par la consommation d'une horreur supplémentaire?

Il faut, pour le comprendre, revenir en arrière, sur une image fugace. Quand Willard pénètre dans la hutte de Kurtz, la caméra frôle, un instant, un guéridon où dort un livre. C'est *The Golden Bough* de Sir James Fraser. La clef est ici.

James Fraser a publié, entre 1890 et 1915, douze volumes d'une étude qui se voulait l'équivalent de Darwin et de Freud, une étude sur la magie et la religion. Or, ce monument de la spéculation mystique s'est trouvé réédité en 1922 et condensé en un seul volume, celui qui apparaît dans le film. Et Coppola lui-même d'avouer que dans jeunesse, il avait lu ce volume, par bribes. Mais qu'avant de tourner le film, il s'est mis à le relire. "I have been aware of *The Golden Bough* since I was a student. From time to time, I read different sections. When it came time to make the movie and I realised the similarity, I re-read it in greater depth".¹³ Une similitude avec la démarche de Conrad! Voilà qui est beaucoup dire...

Or, qu'y a-t-il dans ce livre? Une étude confuse à tendance mystique nourrie du psychologisme naissant. Il s'agit du "meurtre du père". On peut résumer la démarche de Fraser en ces quelques mots: par la magie contagieu-

se appelée *sympathetic* (la loi du contact), une sorte de sympathie se crée entre un homme et n'importe laquelle partie de son corps. Fraser explique que lorsqu'un roi, considéré comme divin, est assassiné par quelqu'un qui est lui-même fort et puissant, les pouvoirs de la divinité sont contagieusement transférés à l'assassin qui devient, à son tour, divinisé. Le peuple peut maintenant adorer ce nouvel héros assassin.

Tout devient clair, alors, dans le film. Mais, combien sommes-nous loin de l'oeuvre de Conrad! Peut-on parler d'une transposition de cette oeuvre ou plutôt d'une élucubration approuvée où l'imagination se condamne plus qu'elle ne s'exalte?

LE SALUT PAR LA SECTE

Le discours devient donc limpide. Ce que tente Monsieur Coppola, après la mise en demeure des *Parrains*, c'est de dénoncer maintenant ce qu'il croit être la mentalité américaine.

Nous voici au coeur, avec *Apocalypse Now*, d'un voyage dans les ténèbres de la psyché américaine. Qu'était donc cette guerre du Vietnam et cette participation américaine, condamnée par tout le monde, sinon le délit inconscient de la sensualité américaine, devenue une horreur à extirper par l'horreur, si tant est que l'horreur, dans le spectacle cinématographique, peut purifier. Le spectacle horrifiant comme thérapeutique! Aristote s'était contenté de la terreur. Mais l'horreur! ça c'est nouveau! Ainsi s'explique le rituel d'autodestruction des héros qui confine à la folie. Or, pour conscientiser le spectateur, il fallait que le spectacle lui-même soit aux confins de la démesure et de la folie. Et la technique américaine du film le permettait dorénavant. Il fallait donc que le film lui-même soit un paradigme de la guerre.

Mais, plus profondément encore: ce goût de la mort, cette fascination de la guerre n'est que le rituel du pôle ambivalent de la sexualité qui dit désir et mort. On le sait depuis Freud. Une version donc modernisée du mythe du cow-boy et de l'indien, sous-tendu par le colonialisme pervers qu'il faut enfin démasquer!

Et où, dorénavant, se trouvera le salut? Dans la résistance à l'ordre établi et le refuge dans la secte. Car, hors de la secte, dorénavant, point de salut. Kurtz est le héros divin qui peut se glorifier d'avoir enfreint l'ordre de la so-

ciété. On va pour le tuer? Qu'à cela ne tienne: il engendra sa propre succession divine. Son assassin sera un nouveau dieu qu'il faudra adorer! Et puisque tout est bouleversé, que le mal engendre maintenant le bien, c'est bien le temps de l'Apocalypse où, enfin, naîtra un genre humain nouveau. Inutile de dire que cet Apocalypse de bonne fortune est loin d'être celle prophétisée par l'Evangile de Jésus Christ. Mais, après les multiples antéchrists d'une programmation cinématographique récente, il était logique de prendre les devants et d'aller droit aux temps apocalyptiques! Les *Nostradamus* se succèdent aussi allègrement que les films de Monsieur Coppola. On voit ce que l'ambition de Coppola a de profond, mais en même temps de ridicule extrapolation des données religieuses. On comprend, dis-je, qu'au-delà des images violentes, neuves et fracassantes, avec cette finale en apothéose, on est en face d'une oeuvre ambiguë qui a bien pu mystifier ceux qui l'ont couronnée.

Tant d'idées intéressantes restent au crédit de Coppola. Mais son audace a sans doute été un peu prématurée. Son exégèse de la mentalité américaine, pointillée aux grilles du psychologisme et de la lutte des classes, demeure trop simpliste pour qu'on lui accorde un intérêt sérieux. En fait, son film, réussi sur le plan de la technique, s'étouffe lui-même d'avoir voulu trop embrasser.

Puis, avec Coppola et quelques nouveaux coryphées d'un cinéma tapageur qui ne craint plus les démesures, c'est à une notion populaire du cinéma qu'il faut se référer. Cette esthétique nouvelle est aussi étincelante qu'inquiétante. De beaux jouets polymorphes que ces films nouveaux qui nous parlent d'un autre monde, meilleur ou pis que le nôtre, mais plus évolué. Polymorphes et multicolores, mais vides au-dedans d'eux-mêmes.

Puis, encore, une certaine forme du récit se précise en ces films: un récit qui n'est plus la chose racontée, mais une ordonnance nouvelle qui contredit le récit cinématographique. Ce n'est plus la synthèse formelle entre l'image et la parole, mais la parole collée à l'image qui se veut prestigieuse. C'est la négation du cinéma en même temps que la consécration de la civilisation de l'image. Qui va enfin s'émouvoir de cet envahissement de plus en plus menaçant?

En attendant, les foules se délectent. Et les mythes ne sont pas près de mourir.

Jean-Paul II... (suite de la page 328)

Ne prenons qu'un exemple: la Lituanie, cette nation balte (voisine immédiate de la Pologne) qui, bien des fois à travers son histoire, s'est fait arracher sa souveraineté, mais qui redevint indépendante, de 1919 à 1939. Occupée tour à tour par l'armée allemande (1939, puis 1941) et par l'Armée Rouge (1940, puis 1944), elle fut finalement intégrée de force à la fédération de l'URSS; plus de 30 000 Lituanais, chefs politiques et leaders intellectuels, devaient être déportés en Sibérie et environ 5 000 prisonniers politiques exécutés. Jean-Paul II a vécu ces événements de près, depuis sa Pologne, elle-même occupée par des armées étrangères.

Les évêques du Québec

Dans l'histoire des empires français et britannique de l'Amérique du Nord, quel fut le sort de la Nouvelle-France? On nous dira qu'il ne faut pas en parler. Mais Jean-Paul II a-t-il pris connaissance de ce qu'avaient dit à ce sujet, en août dernier, un peu plus d'un mois avant sa visite à l'ONU, les évêques du Québec?

Les évêques du Québec, en effet, dans leur message pastoral du 21 août 1979 sur l'évolution politique de la société québécoise, intitulé "Le peuple québécois et son avenir politique", ont jugé opportun de ne pas omettre cet aspect réel de notre problème. En parcourant le N. 18 de cette déclaration, un lecteur distrait par le style pourrait peut-être croire à un énoncé de principe abstrait, à une allusion générique à l'histoire universelle, sans portée immédiate *ici*. Pourtant l'application au Québec saute aux yeux:

18. La situation n'est plus la même lorsqu'il s'agit de l'union de deux ou plusieurs peuples au sein d'un même pays et sous un gouvernement commun doté de vrais pouvoirs. Cette union est habituellement choisie de façon libre. Mais il peut arriver qu'elle ait été dictée par des facteurs étrangers à la volonté d'une partie au moins des partenaires. Les guerres, les conquêtes, l'ancienne présence coloniale, les conditions politiques ou économiques d'une époque ou l'initiative de chefs non mandatés ont parfois placé sous une même autorité politique des peuples qui ont ainsi perdu, sans l'avoir librement choisi, une partie importante de leur souveraineté.

Le contenu de ce paragraphe explosif, nos évêques le manipulent le plus délicatement possible, mais courageusement. Rien ne sert d'essayer de cacher, d'oublier ou d'atténuer notre histoire.

La Nouvelle France, disent donc les évêques, fut conquise, dans une guerre coloniale. L'ancienne présence coloniale explique ce qui est arrivé au Québec. Les conditions politiques de l'époque impériale permirent à Londres d'imposer l'Acte d'Union.

Puis, conjointement, les conditions politiques et les conditions économiques d'une époque, où l'on voulait, entre autres, construire un chemin de fer d'un océan à l'autre, afin de développer ce nouveau pays transcontinental (pour ne pas dire ce nouvel "empire" canadien à l'intérieur de l'empire britannique), permirent de regrouper l'ensemble des Colonies qui constituèrent la fédération canadienne, ... qui encadra le peuple francophone du Québec. Cet ensemble de conditions permit aux chefs politiques de Londres et à ceux de ces Colonies, sans être préalablement mandatés par le peuple du Québec dans un référendum, de "dicter" une situation, de placer sous une même autorité politique des peuples différents. C'est ainsi que le peuple du Québec a "perdu, sans l'avoir librement choisi, une partie importante de (sa) souveraineté" et de son territoire. Car tout peuple, celui du Québec comme les autres, a un droit *moral* à sa pleine souveraineté. C'est à lui de choisir librement, "dans la vérité de sa propre histoire", comme dit Jean-Paul II, comment il voudra pouvoir l'exercer.

Les détails de l'histoire de ceux que les évêques appellent "le peuple francophone du Québec" seront toujours indéfiniment discutés par les historiens et surtout les hommes politiques: il reste qu'au moins une très bonne majorité d'entre eux considérera que la synthèse que propose le message des évêques, sans prétendre à l'exhaustivité, reste substantiellement vraie et très significative.

Quand Jean-Paul II viendra au Canada et au Québec, il ne rejettera pas la perspective ouverte par le message pastoral de l'Assemblée de tous les évêques du Québec, et qui les conduit à affirmer plus loin (N. 20) que "dans le cas canadien, les Québécois peuvent légitimement réclamer, dans leurs relations avec les autres, qu'on les considère comme des partenaires ayant les *pleins* droits d'un peuple". Il faudra savoir comprendre, dans les paroles et les attitudes de Jean-Paul II, ce qui restera entre les lignes, quand ce sera dit sans être dit.

Le Pape aime à souligner que c'est "dans la pleine égalité" qu'il souhaite

voir se retrouver à l'ONU, avec les nations déjà représentées, toutes les nations absentes dont il parle. Le concept de l'égalité des "communautés nationales", dans ce que le Rapport Pépin-Robarts appelle "*la dualité*" pour éviter d'avoir à parler de deux nations au Canada, est soumis à toutes sortes de négations, de subterfuges et de distinctions comme si on espérait en arriver à nier un concept aussi "génant", "irréaliste" ou "dangereux": le Pape a affirmé, sans gêne et dans son sens profond, le concept d'une "pleine égalité" entre toutes les nations, même entre les plus petites et les autres, qu'elles jouissent déjà présentement ou non de la pleine souveraineté.

UN AVENIR MEILLEUR

L'orateur va dire ses derniers mots. Il est ému. L'auditoire sait que dans un moment on va l'ovationner. Jean-Paul II finit sur la note qu'il veut souligner: "la liberté des peuples et des hommes dans leur aspiration à un avenir meilleur".

Les discours qu'il a prononcés en plusieurs autres occasions composent le contexte dans lequel il convient de remplacer ces derniers mots, qu'il proclame comme un salut à *la liberté* devant les caméras du monde entier: cette *liberté* est sans doute la liberté de s'autodéterminer, mais elle est aussi, comme il l'a dit en janvier 1979 devant des diplomates, la liberté et le droit de considérer et de voir reconnu le principe que "*l'Etat* comme expression de l'autodétermination *souveraine* des peuples et des nations constitue une réalisation *normale* de l'ordre social".

Remarquons que le Pape, dans la seule conclusion de son discours à l'ONU, répète cinq fois les mots "je souhaite". Croirons-nous vraiment qu'il souhaite quelque chose?

Jean-Paul II nous a-t-il parlé à nous, du Canada et du Québec?

Son point de vue, non pas statique mais clairement dynamique, inspire sa vision de l'avenir, celle qu'il a de la communauté de tous les peuples, où s'harmonisent l'interdépendance entre eux et la possible "pleine souveraineté" de chacun, s'ils la désirent, dans la vraie liberté.

Il a du souffle. Il s'inspire de celui qui a dit: la vérité vous rendra libres. Il a conclu en souhaitant que tous les peuples "puissent vivre et se développer dans la liberté et dans la vérité de leur propre histoire".

le 22 novembre 1979

Tables de l'année 1979 volume 39, numéros 444-454

AUTEURS

BAUM, G., Le Pape et la dissidence: **250**.
BEAUDRY, A., Le Père Georges-Henri d'Auteuil: **8**. Introduction à une première encyclique: **99**. Editorial (église populaire et religion populaire): **225**. Le statu quo, une option et une mentalité: **323**.
BEGIN, Y., Approfondir la relation de couple et la relation à Dieu: **309**.
BERGERON, R., Le mystère de la Rédemption: **102**. Les nouvelles sectes. Essai de typologie: **336**.
BOURGAULT, R., Appropriations I; Croire: **87**. Appr. II; Les noces de Cana: **142**. Appr. III; Le serpent d'airain: **199**. Appr. IV; La traversée de la Samarie: **307**. Il y a secte et secte: **341**.
BOURGEAULT, G., L'égalité des chances en éducation. Du rêve à la réalité: **181**.
BOYER, G., Des femmes et des "T-Groups": **313**.
CARON, A. et BEAULAC, N., La programmation télévisée pour l'enfant au Québec: **203**.
CHAGNON, R., La religion dans la société contemporaine: **331**. Les sectes aujourd'hui, pourquoi: **333**.
CHAPUT-ROLLAND, S., La désunion sur l'unité: **163**.
COSMAO, V., Quel espoir pour un nouvel ordre économique international?: **272** et **297**. La commission Trilatérale et la nouvelle stratégie internationale des pays capitalistes développés: **301**.
COTE, P., Des comités d'aide à la vie: **9**. Pour une pastorale des divorcés-remariés: **112**.
D'AOUST, C., Le recours du salarié congédié dans la loi sur les normes du travail: **275**.
DESROCHERS, I., Religieux et religieuses syndiqués: **17**. Jean-Paul II et le socio-économique: **104**. Jean-Paul II et la lutte sociale: **131**. Le droit du Québec et les tactiques de M. Clark: **167**. Entre évêques francs, un dialogue: **229**. Les évêques du Québec et l'avenir du peuple: **264**. Un appel à la justice neuf, courageux... et timide: **291**. Jean-Paul II et les peuples qui ne siègent pas encore à l'ONU: **326**.
DION, L., La réforme constitutionnelle: **173**.
DUMAIS, M., Toujours pour la vie: **10**.
DUMONT, F., De l'absence de la culture à l'absence de l'Eglise: **121**.
DURAND, G., Promouvoir un plus grand bien: **15**.
ETHIER, J.-R., Fées ou sorcières?: **24**. La télévision devant l'enfant: **211**. Lendemain de festival: **281**.
ETHIER-BLAIS, J., L'Etre Français minoritaire - Arrêter l'érosion de la culture française: **20**.
GENEST, O., La femme dans saint Paul: **147**.

GOURGUES, M., La vie changée par la Résurrection: **117**.
GRATTON-BOUCHER, M., Pour les Québécoises, égalité et indépendance - Un lieu de réflexion théologique: **149**.
GRIFFITHS, B., La quête de Dieu: **344**.
GUINDON, A., Pour une éthique de conviction: **10**.
HAYNE, D.M., Un "stupide XIXe siècle" au Québec?: **252**.
HENRIPIN, J., La natalité au Québec - Y a-t-il un problème?: **44**. Justice sociale et politiques familiales: **81**.
LACELLE, E.J., Femme en recherche de parole symbolique: **138**.
LAROCQUE, G., L'imagerie télévisuelle: **208**.
LEBOEUF, L., Une société "abortive": **11**.
LECLERC, L., Le recours du salarié congédié dans la loi sur les normes du travail: **275**.
LEVEQUE, K., L'Eglise populaire ou l'Eglise qui naît du peuple: **234**.
LEVESQUE, F., Former des pasteurs enracinés: **248**.
MARTEL, G., Louis Riel à la télé: **154**.
MARTUCCI, J., Abondance et gaspillage dans la Bible: **36**. Le phénomène du sous-développement et le problème de la pauvreté dans le Tiers Monde: **38**.
MELANCON, L., "Parler-femme" dans l'Eglise: **144**.
MILJKOVITCH, M., Le monde de l'enfant à travers ses dessins: **72**.
MORFIN, L., La gestation du Verbe en Amérique latine: **49**. Et après Puebla...?: **109**.
MYRE, A., En vue de l'Eglise populaire: **238**.
NAUD, A., Des voies inacceptables: **12**.
PAIEMENT, G., La consommation menacée et les communautés chrétiennes: **40**. Morale imposée, morale proposée?: **179**. La religion populaire et les théologiens: **242**.
PAOLI, A., La pierre rejetée des bâtisseurs: **53**.
PICARD, R., Les collèges classiques au Québec, une histoire qui reste à écrire: **156**.
PRECLAIRE, M., A la recherche... de l'enfance perdue: **214**.
PROULX, S., Télévision de masse et générations tranquilles: **206**.
QUIVIGER, A., L'éducation de la foi chez l'enfant: **77**.
ROY, M.-A., Entamer le dialogue: **14**.
SAINT-AMAND, J.-P., A propos de l'Eglise populaire (lettre à la réd.): **259**.
SAINT-JACQUES LEVAC, P., Quelques questions au Marriage Encounter: **311**.
TOUPIN, R., La femme dans l'Eglise (Liminaire): **136**. La télévision et l'enfant: **200**. Retour sur les propos du cardinal Carter: **227**.
TRUDEAU, G., Le recours du salarié congédié dans la loi sur les normes du travail: **275**.
VERDIEU, E., La cinquième CNUCED: **195**. Situation critique des pays moins avancés: **303**.
VILLENEUVE, A., Du cloître à Saint-Henri: **246**.
A.E.Q., Le peuple québécois et son avenir politique: **269**.
Comité inter-Eglises sur les Dr. de l'h. en

Amér. lat. - Nos enfants vivront mieux que nous autres: **197**.
L'épiscopat latino-américain - L'option préférentielle pour les pauvres: **70**.

MATIÈRES

AVORTEMENT - Des comités d'aide à la vie, P.C.: **9**. Toujours pour la vie, M.D.: **10**. Pour une éthique de conviction, A.G.: **10**. Une société "abortive", L.L.: **11**. Des voies inacceptables, A.N.: **12**. Entamer le dialogue, M.-A. R.: **14**. Promouvoir un plus grand bien, G.D.: **15**.
BIBLE - Abondance et gaspillage dans la Bible, J.M.: **36**. Appropriations I Croire, R.B.: **87**. Appr. II Les noces de Cana, R.B.: **142**. La femme dans saint Paul, O.G.: **147**. Appr. III Le serpent d'airain, R.B.: **199**. Appr. IV La traversée de la Samarie, R.B.: **307**.
CULTURE - Les fées ont soif: 1) de la loi et de l'évangile, A.B.: **3**; Les fées ont soif: 2) entre deux mythes la vierge et les fées, J.-G. N.: **4**. Un "stupide XIXe siècle" au Québec?, D.M.H.: **252**. Lendemain de festival, J.-R. E.: **281**.
EGLISE (vie de l') - Religieux et religieuses syndiqués, I.D.: **17**. La consommation menacée et les communautés chrétiennes, G.P.: **40**. L'éducation de la foi chez l'enfant, A.Q.: **77**. Pour une pastorale des divorcés-remariés, P.C.: **112**. De l'absence de la culture à l'absence de l'..., F.D.: **121**. La pratique religieuse au Québec, R.T.: **262**. Ce qu'on attend des..., R.M.: **295**. - voir femmes.
EGLISE LATINO-AMERICAINE - Puebla à l'heure de Jean-Paul II, CHRISTUS: **35**. La gestation du Verbe en Amérique latine, L.M.: **49**. L'option préférentielle pour les pauvres, L'EPISCOPAT LAT.-AMER.: **70**. Et après Puebla...?, L.M.: **109**. Nos enfants vivront mieux que nous autres, COMITE INTER-EGLISE SUR LES DR. DE L'H. EN AMER.: **197**. Les universités à l'heure de Puebla, H.C.: **262**.
EGLISE POPULAIRE - Editorial (... et religion populaire), A.B.: **225**. L'... ou l'Eglise qui naît du peuple, K.L.: **234**. En vue de l'..., A.M.: **238**. La religion populaire et les théologiens, G.P.: **242**. Du cloître à Saint-Henri, A.V.: **246**. Former des pasteurs enracinés, F.L.: **248**. A propos de l'... (lettre à la réd.), J.-P. S.A.: **259**. Eglise et monde ouvrier, A.B.: **260**.
ENFANT - Le monde de l'... à travers ses dessins, M.M.: **72**. L'éducation de la foi chez l'..., A.Q.: **77**. A la recherche... de l'enfance perdue, M.P.: **214**. - voir télévision.
EPISCOPAT québécois et canadien - Retour sur les propos du cardinal Carter, R.T.: **227**. Entre évêques francs, un dialogue, I.D.: **229**. Les évêques du Québec et l'avenir du peuple, I.D.: **264**. Le peuple québécois et son avenir politique, ASS. DES EVEQUES DU QUE.: **269**. Un appel à la justice neuf, courageux... et timide, I.D.: **291**.
FAMILLE - La natalité au Québec, Y a-t-il un problème?, J.H.: **44**. Justice sociale et politiques familiales, J.H.: **81**. - voir enfant et femme.

FEES ONT SOIF (LES) — Les fées ont soif: 1) de la loi et de l'évangile, A.B.: 3; Les fées ont soif: 2) entre deux mythes la vierge et les fées, J.G.N.: 4. Fées ou sorcières?, J.-R. E.: 24.

FEMMES — Fées ou sorcières?, J.-R. E.: 24. La ... dans l'Eglise (Liminaire), R.T.: 136. ... en recherche de parole symbolique, E.J.L.: 138. "Parler ..." dans l'Eglise, L.M.: 144. La ... dans saint Paul, O.G.: 147. Pour les Québécoises, égalité et indépendance — Un lieu de réflexion théologique, M. G.-B.: 149. Une seule lutte, G.B.: 194. Droit de la famille, droit des ... ?, K.B.: 295. Des ... et des "T-Groups", G.B.: 313. - voir *Les fées ont soif*.

JEAN-PAUL II — Etrange condamnation, A.B.: 67. Introduction à une première encyclique, A.B.: 99. ... et le socio-économique, I.D.: 104. ... et la lutte sociale, I.D.: 131. Le Pape et la dissidence, G.B.: 250. Le Pape aux Etats-Unis, A.B.: 293. ... et les peuples qui ne siègent pas encore à l'ONU, I.D.: 326.

HISTOIRE — Le Père Georges-Henri d'Auteuil, A.B.: 8. L'Etre Français minoritaire — Arrêter l'érosion de la culture française, J. E.-B.: 20. Louis Riel à la télé, G.M.: 154. Les collèges classiques au Québec, une ... qui reste à écrire, R.P.: 156.

JUSTICE — ... sociale et politiques familiales, J.H.: 81. L'égalité des chances en éducation — Du rêve à la réalité, G.B.: 181.

MARRIAGE ENCOUNTER — Approfondir la relation de couple et la relation à Dieu, Y.B.: 309. Quelques questions au ... , P. S.-J.L.: 311. Des femmes et des "T-Groups", G.B.: 313.

MORALE — Stérilisation des arriérés mentaux, D.R.: 35. ... imposée, ... proposée?, G.P.: 179. - voir *avortement*.

PENETANGUISHENE — Penetanguishene, R.T.: 296.

PUEBLA — voir *Eglise latino-américaine*.

QUEBEC-CANADA — La désunion sur l'unité, S.C.R.: 163. Le droit du Québec et les tactiques de M. Clark, I.D.: 167. La réforme constitutionnelle, L.D.: 173. Le statu quo, une option et une mentalité: 323.

RENOUEMENT CONJUGAL — voir *Marriage Encounter*.

SCENE INTERNATIONALE — Foi et politique au pays des Ayatollahs, A.A.: 68. Les réfugiés de la mer, R.B.: 230. Skylab, R.B.: 231. Usure d'un Démocrate ou impasse d'une démocratie?, A.B.: 231. La fin d'un style de vie?, R.M.: 232. La commission Trilatérale et la nouvelle stratégie internationale des pays capitalistes développés, EN COLL.: 301. - voir *Tiers-monde*.

SECTES — La religion dans la société contemporaine, R.C.: 331. Les sectes aujourd'hui. Pourquoi?, R.C.: 333. Les nouvelles sectes, R.B.: 336. Il y a sectateurs et sectaires, R.B.: 341. La quête de Dieu, B.G.: 344.

TELEVISION — Louis Riel à la télé, G.M.: 154. La ... et l'enfant, R.T.: 200. La pro-

grammation télévisée pour l'enfant au Québec, A.C. et N.B.: 203. ... de masse et génération tranquilles, S.P.: 206. L'imagerie télévisuelle, G.L.: 208. La ... devant l'enfant, J.-R. E.: 211.

THEOLOGIE — La pierre rejetée des bâtisseurs, A.P.: 53. Le mystère de la Rédemption, R.B.: 102. La vie changée par la Résurrection, M.G.: 177.

TIERS-MONDE — Le phénomène du sous-développement et le problème de la pauvreté dans le ... , J.M.: 38. Pour un nouvel ordre de l'information, L.M.: 69. La cinquième CNUCED, E.V.: 195. Mais qui est mon prochain?, L.M.: 260. Où est notre espérance?, G.T.: 263. Quel espoir pour un nouvel ordre économique international?, V.C.: 272 et 297. Situation critique des pays moins avancés, E.V.: 303. - voir *scène internationale*.

TRAVAIL — La CRC-Q barre Cadbury, S.G.S.-O.: 5. Religieux et religieuses syndiqués, I.D.: 17. Les transports en commun, R.M.: 261. Le recours du salarié congédié dans la loi sur les normes du ... , C.D., L.L. et G.T.: 275.

CHRONIQUES

FACE À L'ACTUALITÉ

ADISEPUTRA, A., Foi et politique au pays des Ayatollahs: 68.

BEAUDRY, A., Les fées ont soif: 1) de la loi et de l'évangile: 3. Etrange condamnation: 67. Usure d'un Démocrate ou impasse d'une démocratie?: 231. Eglise et monde ouvrier: 260. Le Pape aux Etats-Unis: 293.

BOURGALUT, R., Les réfugiés de la mer: 230. Skylab: 231.

BOYER, G., Une seule lutte: 194.

BULMAN, K., Droit de la famille, droit des femmes?: 295.

CARRIER, H., Les universités à l'heure de Puebla: 262.

CHRISTUS, Puebla à l'heure de Jean-Paul II: 35.

MARCOTTE, R., La fin d'un style de vie?: 232. Les transports en commun: 261. Ce qu'on attend des Eglises: 295.

MORFIN, L., Pour un nouvel ordre de l'information: 69. Mais qui est mon prochain?: 260.

NADEAU, J.-G., Les fées ont soif: 2) entre deux mythes la vierge et les fées: 4.

ROY, D., Stérilisation des arriérés mentaux: 35.

ST-ONGE, S.G., La CRC-Q barre Cadbury: 5.

TESFAYE, G., Où est notre espérance?: 263.

TOUPIN, R., La pratique religieuse au Québec: 262. Penetanguishene: 296.

LES LIVRES

ARCHAMBAULT, G., *Stupeurs* R.D.: 318.

AUCLAIR, M. et PREVOST, F., *Mémoires à deux voix* (J.-P. L.): 31.

BEACHEMIN, N. et MARTEL, P., *Echantillon de textes libres, No IV, et Vocabu-*

laire fondamental du Québécois parlé: index de fréquence (R.D.): 319.

BRONSARD, C., *Economie et culture* (R.D.): 31.

BROUILLET, G., "Quelle éducation?", (L.-B. R.): 59.

CARON, L., *Bonhomme Sept-heures* (G.P.): 60.

CARRIER, R., *Les Enfants du bonhomme dans la lune* (R.D.): 285.

DE ROECK, J., *Jean-Paul II* (J.-P. L.): 223.

Des prêtres ou des animateurs laïcs? (J.C.): 94.

Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec, (R.D.): 28.

DUMAIS, M., *L'Eglise de Rimouski dans un contexte de développement régional* (1963-1972) (J.-P. L.): 94.

Ecriture française, Ed. Naaman (R.D.): 223.

FRIEDLANDER, S., *Quand vient le souvenir* (J.-P. L.): 223.

GRISE, J., *Les Conciles provinciaux de Québec et l'Eglise canadienne* (1851-1886) (J.C.): 255.

Hommage à Lionel Groulx (R.T.): 63.

JACQUARD, A., *Eloge de la différence. La génétique et les hommes*. (R.P.): 222.

LAMBERT, T., *Marguerite Bourgeoys, éducatrice. Mère d'un pays et d'une église*. (G.-E. G.): 62.

LAVALLE, M., *Journal d'un prisonnier* (L.-B. R.): 30.

MAILLET, M. et LEBLANC, G. et EMONT, B., *Anthologie de la littérature acadienne, 1606-1975* (R.D.): 220.

MEDAM, A., *Montréal interdite* (A.D. N.): 223.

ORBAN, E., *Un modèle de Souveraineté-Association? Le Conseil nordique*. (R.B.): 31.

PARIZEAU, G., *La chronique des Fabre*. (A.D.N.): 63.

POULIN, G., *Cogne la caboche* (J.B.): 186.

ROBERT, G., *La Peinture au Québec* (R.D.): 157.

SAVARD, F.-A., *Carnet du soir intérieur* (R.D.): 94.

SIMARD, J., MILOT, J., BOUCHARD, R., *Un patrimoine méprisé. La religion populaire des Québécois* (J.-P. L.): 245.

SAINT-GERMAIN, G., *Psychothérapie et vie spirituelle. Expériences vécues*. (G.C.): 317.

THERIO, A., *C'est ici que le monde a commencé* (G.P.): 92.

VANIER, J., *Ne crains pas* (J.-P. L.): 62. *La Communauté, lieu du pardon et de la fête* (J.-P. L.): 223.

Vers une terre nouvelle (J.L. D.): 278.

CINÉMA

Apocalypse Now (F. Coppola): 346.

Koko (B. Schroeder): 283.

L'Amour en fuite (F. Truffaut): 314.

Les Demoiselles de Wilko (A. Wajda): 316.

Molière (A. Mnouchkine): 188.

Prova d'Orchestra (Fellini): 283.

Sonate d'automne (Bergman): 56.

THÉÂTRE

Le Cid (TNM): 89.

Les fées ont soif (TNM): 24.

Bibliothèque Nationale H/
Bureau du Dépôt Légal 1e copie/2
Département des Périodiques
1700, rue St-Denis, Mtl H2X 3K6

Des cadeaux qui durent: des livres



POUR MIEUX CONNAÎTRE LES AMÉRINDIENS

— Le témoignage d'un Esquimau:

Notre silence a déjà trop duré
par Anthony Apakark Thrasher

165 pages, \$5,95



UN CONTACT AVEC LA NATURE

De tout mon cœur
par le Chef Dan George

présentation de luxe
96 pages, \$12,95



AUX SOURCES D'UNE HISTOIRE PASSIONNANTE

Histoire de l'expédition au Royaume de la Chine
tirée des mémoires du P. Mathieu Ricci, S.J.

740 pages, \$30,00

Les Editions Bellarmin 8100, boul. Saint-Laurent Montréal H2P 2L9
Tél.: (514) 387-2541

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE